VITT. EM. III

Digitized by Google

LIBRERIA
ORLANDI
590
R. BIBLIOTECA NAZ.LE
R. BIBLIOTECA NAZ.LE
NAPOLI

1/2 Tela

PERFECTIONNEMENT PHYSIQUE
DE LA RACE HUMAINE

OU

Moyens d'acquérir la BEAUTÉ

d'après

Les procédés occultes des Mages de Chaldée, des Philosophes hermétiques, d'Albert-le-Grand, de Paracelse,

ET DES PRINCIPAUX THAUMATURGES DES SIÈCLES ÉCOULÉS.

PAR HENRI DELAAGE.

Dans l'antiquité, pour arriver à la connaissance de ces vérités, il fallait traverser les épreuves de l'eau et du feu de l'initiation.

PARIS

PAUL LESIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

GALERIE VIVIENNE, 46.

1850

589
590

L. O 590

PERFECTIONNEMENT PHYSIQUE

DE LA RACE HUMAINE.

Google

IMPRIM. H. SIMON DAUTREVILLE ET C°, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

430573

PERFECTIONNEMENT PHYSIQUE
DE LA RACE HUMAINE

OU

Moyens d'acquérir la BEAUTÉ

d'après

Les procédés occultes des Mages de Chaldée, des Philosophes hermétiques, d'Albert-le-Grand, de Paracelse,

ET DES PRINCIPAUX THAUMATURGES DES SIÈCLES ÉCOULÉS.

PAR HENRI DELAAGE.

Dans l'antiquité, pour arriver à la connaissance de ces vérités, il fallait traverser les épreuves de l'eau et du feu de l'initiation.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

PARIS

PAUL LESIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
GALERIE VIVIENNE, 46.

1850

PERFECTIONNEMENT PHYSIQUE

DE LA RACE HUMAINE.

Doctrine secrète des Mystères de l'antique Orient.

La lettre tue, l'esprit vivifie.
SAINT PAUL.
La lettre crétinise et l'esprit christianise.

Il est des époques dans la vie des peuples où, sous le souffle énergique de la liberté et de l'indépendance, les têtes s'exaltent, les cerveaux s'embrasent, et l'on entend le bruit sourd des idées, fantômes terribles qui se pressent, se heurtent, se coudoient dans les menaçantes ténèbres d'une nuit sans étoile. Cette fièvre de la pensée humaine se nomme mouvement des idées; elle frappe de stupeur les esprits étroits, glace de crainte les cœurs égoïstes, mais réjouit les

hommes à l'âme fraternelle et intelligente qui se placent noblement à leur tête pour les guider dans les voies lumineuses de l'avenir, comme jadis le grand Orphée guidait vers la pure lumière d'une révélation supérieure, les sauvages habitants des monts de Thessalie, qu'il avait attachés à ses pas par la douce mélodie de sa lyre, la sublimité de ses discours et le rayonnement majestueux de son regard.

Sous le nom de progrès des lumières, depuis un demi-siècle, le mouvement des idées convulsionne et bouleverse les sociétés européennes ; des pas mystérieux ont retenti, la poussière s'est soulevée sous les pieds des jeunes générations qui se sont mises en marche vers la Jérusalem nouvelle, où tous les cœurs seront unis en Dieu, créateur et père de la grande famille humaine.

L'humanité avance rapidement dans les voies de l'avenir ; mais qu'elle se méfie des novateurs anarchistes qui, de mirage en mirage, la conduiraient inévitablement à un abîme sans fond. Pour marcher d'un pas certain dans l'immense désert de l'inconnu, il faut, comme les Israélites, avoir devant soi une colonne lumineuse et divine qui guide les pas dans le droit chemin.

de la vérité. Avant de s'aventurer sur les mers inexplorées du progrès, il faut prendre pour boussole l'Evangile, pour carte routière la Révélation, et avoir pour pilote un homme au cœur croyant, à l'intelligence intuitive, qui considère le progrès comme la gravitation incessante de l'humanité vers Dieu. Semblable à un généreux coursier, la jeunesse de ce siècle frappe du pied la terre, elle a hâte de quitter l'atmosphère du doute pour celui de la vérité ; sur son étendard, sur ses lèvres, est gravé le mot de progrès. Laissons les figures vieillies des contemporains et disciples de Voltaire grimacer à ce nom un rire sardonique et railleur, et, nous inspirant de son généreux enthousiasme, plaidons la cause du progrès en démontrant victorieusement que sa possibilité ne le cède en rien à sa nécessité.

Nous avons pris la face la plus saillante, la plus palpable et la plus appréciable du progrès. C'est, pour ainsi dire, le sommet de l'édifice social et religieux que les rayons d'un soleil levant *baignent* d'une pure lumière, tandis que sa base est encore plongée dans les ténèbres. Le progrès physique, pour l'esprit qui fixe de ses yeux d'aigle la vérité, n'est que le relief du progrès moral et intellectuel. Son histoire est

l'histoire de l'humanité déchue, s'efforçant de rentrer en possession de sa primitive beauté en s'unissant de nouveau à son Dieu. C'est l'homme se perfectionnant sous l'action bienfaisante des cultes sacrés. L'histoire est un curieux muséum où l'on trouve, rangées dans l'ordre chronologique et étiquetées avec soin, les doctrines, les idées, les institutions des siècles écoulés. Pour nous, nécromancien penché sur le sépulcre entr'ouvert du passé, nous faisons plus que classer des faits, nous allons ranimant la cendre des morts, évoquant leurs ombres, et, tout en tenant un compte impartial de l'action configuratrice du climat et de la nature essentielle des races, nous osons citer à notre tribunal les philosophes, les législateurs et les fondateurs de religion, et examiner si leurs doctrines ont défiguré ou embelli les peuples qui les ont embrassées.

Avant d'aborder une si haute question, nous croyons nécessaire d'éclairer les mystères ténébreux de la nature humaine, par l'exposé des connaissances anthropologiques que les sages de l'antiquité puisaient dans les initiations de l'Orient ; car il est hors de doute que les Chaldéens d'Assyrie, les plus anciens savants du monde,

ont possédé une profonde connaissance de toutes les sciences occultes qui révèlent à l'homme les arcanes de sa nature, l'arrêt de ses destinées, les lois immuables de son bonheur et de son perfectionnement. Ces génies d'élite, qui furent les premiers instituteurs du genre humain, établirent en principe que les hautes connaissances scientifiques de l'initiation étaient des armes toutes-puissantes que l'on ne devait pas remettre dans la main des hommes pervers qui, par leur position infime, leur moralité douteuse, avaient intérêt au bouleversement de la société; des vérités supérieures que la prudence commandait de soustraire à l'interprétation erronée des intelligences vulgaires, aux niaises moqueries des esprits étroits qui ridiculisent stupidement les connaissances sublimes auxquelles leur intelligence sans portée ne peut atteindre. En conséquence, l'enseignement de ces sciences ne fut jamais public : il devint le privilége exclusif des sanctuaires. De là leur nom de *sciences occultes*. L'initiation aux divers grades établis dans les mystères, fut la porte ouverte aux hommes que leur capacité intellectuelle, leurs vertus morales, et même leur force physique, firent juger dignes d'être dans le monde la glorieuse

avant-garde du progrès et de la civilisation, et les dépositaires discrets des révélations cosmogoniques, anthropologiques et théurgiques qui devaient leur être faites dans les sanctuaires mystérieux de l'antique Orient. De là trois nécessités pour les castes sacerdotales : celle d'assujettir à un certain nombre d'épreuves physiques, morales, intellectuelles, les personnes qui réclamaient le bienfait de l'initiation. La seconde, celle de proportionner cet enseignement aux facultés respectives des initiés, en instituant des grades dont l'ordre correspondît à une instruction progressive. La troisième nécessité fut l'invention d'un langage religieux ayant un double sens, l'un pour les initiés, l'autre pour le vulgaire. Cette langue se gravait sur les monuments, et prit le nom d'hiéroglyphes. Les hauts philosophes qui dotèrent les peuples de Grèce et d'Italie d'une civilisation importée de l'Orient, étaient tous des initiés ; en sorte que les mots de la langue grecque et de la langue latine sont les hiéroglyphes parlés de l'antique Orient.

De plus, on retrouve dans les livres sacrés des révélateurs religieux, la vérité voilée sous les nombres et pouvant être saisie à l'aide de la

Cabale, cette science précieuse que Moïse, législateur des Hébreux, avait étudiée durant son enfance à la cour du roi d'Egypte, et qui, au témoignage de saint Augustin et de saint Clément d'Alexandrie, est indispensable à la compréhension des livres sacrés. Notre but, en nous faisant l'écho des grandes vérités révélées dans les initiations d'Egypte et de Chaldée, n'est évidemment pas de nous poser en novateurs, car ces doctrines datent des premiers âges du monde; mais d'amener les hommes à adorer Dieu en esprit et en vérité, en pénétrant l'écorce des mots à l'aide de l'étymologie, qui est la science du vrai, et en déchirant les voiles du symbolisme à l'aide de la Cabale, qui est la tradition révélée. Imitant dans ce travail notre père céleste, qui fait lever le soleil sur tous, nous ferons lever le soleil de la vérité sur les ignorants comme sur les savants.

Les vérités qui vont servir de base à notre doctrine du progrès physique, prennent le nom de tradition révélée. Elles sont la base fondamentale de toutes les religions. Sans elles, le monde ne serait qu'anarchie et ténèbres. Un peuple qui ne les possède pas est sauvage, un peuple qui ne les possède plus est barbare. Nous

assisterons à la culture de l'homme physique par les cultes, sous l'influence de la Révélation, dont on trouve la trace chez tous les peuples et dans tous les siècles; car Dieu, la vérité incréée, la lumière des âmes, est en tout lieu, et son âge est l'éternité. La lumière de la vérité, comme celle du soleil, s'est levée à l'Orient; aussi voyons-nous les plus illustres philosophes de l'Occident prendre en main le bâton du pèlerin, traverser les mers sur des barques fragiles, pour venir affronter les épreuves périlleuses de l'eau et du feu de l'initiation, afin d'étudier la haute sagesse de l'antique Orient qui, en leur dévoilant la nature de l'homme et les mystères de la divinité, les mettait en état de doter leur patrie du bienfait de la civilisation.

Mais l'entrée des sanctuaires fut, dans l'antiquité, le privilége d'un petit nombre d'intelligences d'élite, jusqu'au jour solennel où le voile du temple qui cachait aux yeux des profanes les mystères augustes du saint des saints, se déchira avec bruit. Le souffle dernier du Christ expiré sur le Calvaire, en emportant la barrière qui séparait le vulgaire des initiés, voulait apprendre au monde que, désormais, dans l'avenir, il n'y aurait plus que des chrétiens, c'est-à-

dire des initiés, puisque le mot chrétien signifie *illuminé de l'esprit de Dieu*, et que, lorsque l'âme est rayonnante de lumière divine, elle pénètre les plus profonds mystères de la Révélation. Saint Paul et saint Jean ont fait connaître, sans figure ni symbole, les vérités les plus cachées des initiations en les vulgarisant. Aujourd'hui, nous ne faisons donc qu'imiter les plus grands apôtres du christianisme naissant. Nous avons reçu de leurs mains sacrées le flambeau de la vérité ; nous nous en servirons pour dissiper les froides ténèbres qui nous enveloppent, mais jamais pour incendier l'édifice social et religieux.

Les sciences occultes sont destinées, dans l'avenir, à devenir publiques ; car, comme l'a admirablement bien proclamé le dominicain Lacordaire, notre siècle semble marqué au front du signe de la publicité ; seulement nous pensons que leur mission sera de révéler à l'homme sa nature et les mystères les plus secrets de son organisation. Aussi, tout en reconnaissant que dans les écrits de tous les hommes illustres qui ont traité cette importante matière, les plus hautes vérités se trouvent noyées comme à dessein dans un océan d'inutiles futilités, nous

n'avons jamais hésité à ranger leurs livres parmi les plus merveilleuses productions du génie humain. Il est toujours imprudent de rejeter une croyance admise par les plus remarquables intelligences des siècles passés, et il nous répugnera toujours d'attribuer aux ténèbres de l'ignorance, cette foi en Dieu et au surnaturel qui est la vie de l'humanité au moyen-âge. Non, ce n'était pas un temps d'idiotisme intellectuel, que ce temps où l'art, cette manifestation créatrice de la pensée humaine, jetait entre le ciel et la terre ces magnifiques cathédrales, sublimes sanctuaires dignes du Dieu tout-puissant, conception grandiose du génie chrétien, poèmes immortels écrits par la foi de ces maçons philosophes qui, à l'aide d'une construction architecturale, s'efforçaient de tourner tous les cœurs vers la divinité, d'élever tous les yeux et toutes les espérances vers le ciel.

Une étude sérieuse des doctrines des philosophes hermétiques, des Mages de Chaldée, des thaumaturges chrétiens et des astrologues, démontre l'immortalité et l'universalité des croyances aux sciences occultes. Nous avons ouvert de nombreux volumes, interrogé avec

un obstiné courage les grimoires des magiciens, endormi bien des somnambules à l'aide du magnétisme, cette magie des temps modernes, avant de pouvoir forcer le vieux Sphinx, fidèle gardien accroupi au seuil du temple de l'Orient, à nous initier aux mystères de notre nature et de nos destinées. La clef cabalistique dont nous avons fini par nous rendre un heureux possesseur, nous a ouvert le sanctuaire de tous les peuples, et la science des nombres, en dégageant l'esprit de la lettre, nous a permis de lire dans les livres sacrés les lois occultes et mystérieuses en vertu desquelles tous les phénomènes et tous les prodiges se produisent en ce monde. Ces lois, voilées sous les mythes, ce splendide vêtement que l'Orient donnait à la vérité, ont été révélées à certains êtres privilégiés par celui-là même qui gonfle la grappe de raisin, fait germer le grain de blé, et qui a pour nom Dieu.

Dans ce siècle, par un déplorable préjugé, on n'est réputé philosophe et homme sérieux que lorsque l'on a publié de gros livres ennuyeux que personne n'a jamais lus. Pour nous, nous nous efforcerons de faire un livre peu volumineux pour être lu, dussions-nous passer pour un homme futile; nous élevant au-dessus de l'esprit de

parti, nous ne vouerons pas notre plume à la défense des hommes d'une politique ou d'un système, mais à celle des principes de la vérité et de l'humanité, croyant plus loyal de servir le peuple que de se servir de lui. Fidèle aux traditions de la haute philosophie de l'antiquité, qui représentait le peuple par un peuplier, nous nous méfions de sa mobile flexibilité; car, comme cet arbre dont il a pris le nom, il incline à tout vent. Aujourd'hui il vous encense, demain il vous traînera la corde au cou aux marches tachées de sang des gémonies. Aujourd'hui, dans l'enivrement de l'enthousiasme, sa bouche vous salue par des cris de triomphe et d'hosannah; dans trois jours, cette même bouche vous maudira et vociférera qu'il faut vous attacher à la croix. Cependant, nous n'abandonnerons pas ce peuplier planté par Dieu aux caprices de l'ouragan et aux fantaisies de la tempête; nous tenterons, au contraire, de courber son front chargé de menaces devant la vérité éternelle.

Nous sommes dans une période de transition. A la foi aveugle, succède la foi intelligente; l'œuvre de l'émancipation de l'esprit humain et l'avènement de tous à la lumière, s'opère dans

le sang et dans les larmes. L'astre de la foi est voilé, la terre tremble, les puissances des cieux sont ébranlées, la faim en haillons rugit dans les faubourgs, les temples sont délaissés, la société et la civilisation menacent ruine ; mais les hommes de cœur restent impassibles et sans crainte en présence de ces symptômes alarmants. Ils savent que c'est Dieu qui se débarrasse des symboles et des mythes pour se manifester à l'intelligence en progrès, dans la splendide lumière de sa divine vérité. Ils disent à ceux qu'ils voyent pâles de stupeur : « Hommes de peu de foi, ne dites pas, nous périssons, en voyant les flots qui menacent de nous submerger ; car la Providence veille sur nous, elle étendra sa main sur l'Océan en courroux, et les flots s'apaiseront ; et ce peuple que votre imagination vous peignait les vêtements en désordre, les pieds dans la boue, la menace à la bouche, la hache dans les mains, viendra s'asseoir à votre côté au banquet du père de famille, et entonnera un solennel alleluia d'actions de grâces et de louanges en l'honneur de celui qui, par la voie lumineuse du progrès, a conduit l'humanité en la *nouvelle Jérusalem !* »

Études sur l'esprit de lumière et de vie.

La vie était la lumière des hommes.
SAINT JEAN.

LE GRAND MAITRE. — Que viens-tu chercher?
LE POSTULANT. — La lumière.
INITIATION.

Avant d'étudier l'influence configuratrice des institutions sociales établies par les législateurs, les philosophes et les fondateurs de religion, il est indispensable d'être initié comme eux aux mystères de l'antique Orient. La connaissance de l'homme pensant, aimant et agissant est nécessaire pour traiter une si importante matière, et le scalpel du physiologiste est inhabile à nous la donner. Il n'entr'ouvre que le cadavre, où l'on ne voit plus ni la vie, ni l'âme ; il ne met sous les yeux que le cerveau qui a pensé, que le cœur qui a aimé : instruments inertes et muets qui, naguères, raisonnaient et palpitaient sous le souffle invisible de la vie, comme la harpe éolienne sous la brise du soir. Il faut, tenant en mains la lampe d'or de la Révélation, examiner à sa divine clarté les mystères intimes de la nature humaine. Car, la Révélation (mot

formé de *rapere*, arracher, *velum*, le voile) déchire en effet le rideau épais qui nous dérobe la connaissance de notre organisation intérieure ; c'est uniquement par son secours que nous pouvons accomplir cette prescription célèbre du temple de Delphes : *Connais-toi toi-même.*

La première page de la Doctrine révélée nous apprend que Dieu a créé l'homme à son image et ressemblance ; l'homme peut donc se contempler dans Dieu comme dans un divin miroir. Il serait cependant mathématiquement absurde de dire que l'homme, dualité composée de corps et d'âme, est l'image de Dieu trinité; car ce serait proclamer que deux égalent trois, et les vérités traditionnelles peuvent quelquefois être au-dessus de la raison humaine, mais elles ne lui sont jamais contraires. Le bon sens oblige à poser en principe, avec le grand apôtre saint Paul, que l'homme est composé de trois parties, l'esprit, l'âme et le corps, et qu'il reflète Dieu en son immuable trinité. Depuis de longues années, l'habitude vicieuse de ne voir en l'homme que deux parties, l'âme et le corps, avait voilé aux hommes la connaissance de leur nature. Le vent du progrès vient de balayer au loin ce

sombre nuage de terreur qui obscurcissait l'éclatant soleil de la vérité. Aujourd'hui, il verse de nouveau sa lumière pour éclairer les voies qui mènent à la sagesse.

Maintenant que nous avons proclamé la triple essence de l'homme, élevons nos yeux au ciel et notre cœur vers Dieu, et, dans ce type divin de beauté éternelle, étudions l'homme image du Souverain Créateur. La Révélation nous dit qu'il est en Dieu trois personnes ou manifestations parfaitement dictinctes : l'intelligence suprême qui est le Père, l'amour qui est le Saint-Esprit, et la puissance active et créatrice qui est le Fils. Sans nous laisser éblouir par le splendide rayonnement de la lumière, étudions la vie intime de chacune des trois personnes séparément dans la partie de l'homme qui lui est correspondante; car, suivant saint Augustin, qui se connaît, connaît Dieu. L'âme de l'homme correspond à Dieu le père, son corps correspond à Dieu le fils; son rôle est d'agir, de créer et de parler, fonctions que les livres sacrés attribuent également au Fils. Il doit être soumis à l'âme, comme l'Evangile nous montre le Fils de Dieu soumis à son père ; enfin, l'esprit correspond au Saint-Esprit, il procède du

corps et de l'âme comme le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Comme lui, il est la source de l'amour, la lumière de l'intelligence, et possède une vertu générative; c'est ainsi que la Trinité divine ressemble à la Trinité humaine, et que l'homme est l'image de Dieu.

L'homme était nommé par les philosophes hermétiques, *microcosme* ou petit monde. En effet, l'homme est un monde en abrégé, son âme est formée du souffle de Dieu, son esprit de la lumière des astres qui brillent le soir sur l'azur assombri du firmament comme des diamants sur un manteau de velours noir; son corps, du limon de la terre. Nous laisserons un peu de côté l'âme et le corps, pour nous occuper de la troisième partie, qui n'est pas même soupçonnée par les philosophes officiels, et qui est nommée par les philosophes hermétiques, *matière première* ; par les astrologues, *esprit sidérique* ; par les Grecs, *magnès* (1) ; par les disciples de Platon, *médiateur plastique* ; par les Pères de la primitive Eglise, *esprit* ; par les magiciens au moyen-âge, *bylech*; par les magné-

(1) Dans le langage, *magnès* est la racine de magnanime, magnifique, et du mot latin *magnus*.

tiseurs, *fluide magnétique*, lien invisible de l'âme et du corps. Sa connaissance est le plus précieux bienfait de la divine Providence, elle est la clef mystérieuse qui ouvre à l'intelligence éblouie le monde de la vertu et de la lumière. C'est l'élément invisible qui façonne la nature humaine et joint le fini à l'infini ; c'est la chaîne d'or si souvent chantée par les poètes; la base de la philosophie cachée, que Démocrite, Pythagore, Platon et Apollonius ont été demander aux hyérophantes d'Egypte, aux brachmanes et gymnosophistes de l'Inde. Invisible aux yeux des sens, il faut, pour l'étudier, la vue de l'âme, partage du somnambule ou de l'extatique. Autrefois, on entendait la vérité de la bouche d'un prêtre initiateur ; aujourd'hui, on la voit par les yeux d'un somnambule.

Il existe un fluide magnétique très subtil, lien, chez l'homme, entre l'âme et le corps; sans siége particulier, il circule dans tous les nerfs, et principalement dans le grand sympathique. Il est l'esprit de vie ; sa couleur est celle du feu ou de l'étincelle électrique. De là lui vient le nom de *feu vivant* dans les ouvrages des Mages de la Perse, et d'*astre interne* dans ceux des alchimistes et astrologues du moyen-âge. Une de ses

principales vertus est la puissance générative, aussi les livres sacrés lui donnent-ils le nom de *feu générateur*. Ame du monde, esprit universel répandu dans toute la nature, il est l'essence et l'esprit vital de tous les corps qu'il anime, de tous les genres dans lesquels il s'incarne, et est profondément modifié par tous les milieux qu'il traverse. Joseph Balsamo, surnommé Cagliostro, comprenant la nécessité de rendre sensible cette importante vérité, est l'auteur d'un appareil très ingénieux pour la rendre visible à toutes les intelligences. Dans la loge maçonnique suivant le rite égyptien du Grand-Orient, qu'il institua à Lyon, il avait fait disposer une table et creuser des canaux, les uns remplis de vermillon, les autres de sel, et il faisait observer que l'eau en traversant le vermillon devenait rouge, et salée en traversant le sel. Ainsi, l'esprit de vie est chair quand il traverse la chair, os, quand il traverse les os, enfin, il est si véritablement l'essence de chaque homme que, présentant à un somnambule lucide une mèche de cheveux imprégnés de ce fluide, il sera en état de peindre, au physique comme au moral, l'individu sur la tête duquel ils auront été coupés.

Le cosmopolite philosophe hermétique qui a

dévoilé les mystères les plus secrets de la nature, se sert d'un exemple non moins concluant, pour démontrer que ce fluide développe et anime tous les corps qu'il traverse. « Prenez, dit-il, une branche de prunier, greffez-la sur un abricotier ou tout autre arbre. L'esprit qui est la vie de l'abricotier, pénétrera la branche du prunier; là il se changera en esprit de prunier, et en vertu de sa puissance génératrice, il développera cette branche et la couvrira au printemps de feuilles vertes, puis d'une neige de fleurs rosées qui ne tarderont pas à se nouer en prunes d'un goût savoureux.

La nature n'est autre que ce feu invisible, cette vigueur ignéale par laquelle toutes choses sont augmentées et multipliées : aussi le savant archevêque de Ratisbonne, le grand Albert, et, après lui, le puissant médecin Paracelse, sont-ils admirables dans leur intuition philosophique, quand ils considèrent la nature comme l'esprit générateur de la création, comme une force plastique qui peut être modifiée par les influences toutes-puissantes que l'on nomme : éducation, religion, et dont nous aurons à constater l'influence physique sur l'humanité.

L'homme qui a la moindre notion des épreu-

ves des initiations de l'antique Egypte, ne peut mettre en doute que les descriptions de l'enfer païen, transmises par les poètes grecs et latins, ne soient en réalité le récit des épreuves que l'on faisait subir, dans l'intérieur des Pyramides, aux hommes de cœur qui sollicitaient le bienfait de l'initiation. Aussi Virgile, dans le VIe livre de *l'Enéide*, met dans la bouche d'Anchise les doctrines des hyérophantes sur l'esprit de vie, base du magisme et de l'hermétisme. Nous allons citer ce magnifique passage, dans lequel l'érudit a vu avec raison un écho harmonieux des enseignements de Pythagore sur l'âme du monde, et de Platon sur le médiateur plastique ; car Platon, comme Pythagore, étaient deux initiés qui furent constamment, dans leur haute philosophie, les brillants reflets des vérités révélées dans les mystères de l'antique Orient.

Virgile, par les lèvres d'Anchise, au vers 722 du VIe livre de *l'Enéide*, dévoile ainsi les secrets du monde.

« Dès le principe, le ciel, la terre, les plaines
» liquides de la mer, le globe lumineux de la
» lune et les astres titaniens (1), furent nourris

(1) Expression hermétique.

» intérieurement par l'esprit, essence infusée
» dans les veines du monde, qui donne le mou-
» vement à la matière et s'incorpore à elle : il
» est la vie des hommes et des diverses espèces
» d'animaux qui peuplent la terre, des oiseaux
» qui volent dans l'air et des monstres qui na-
» gent au fond de la mer. Enfin, cet esprit,
» d'une origine céleste, est la vigueur ignée
» qui développe tous les germes. »

Il est impossible de proclamer d'une manière plus claire l'existence d'un esprit de lumière, force mobilisante et générative. C'est que le poète est le frère du prophète, fraternité reconnue par les Latins qui les appelaient du même nom, *vates*.

L'âme, l'esprit et le corps étant connus dans leur nature et vertu respectives, nous devons être en état de dévoiler les plus secrets mystères de l'organisation humaine, en appelant l'attention sur l'esprit sidérique qui est en chaque homme. Nous avons allumé un fanal à sa magique clarté, nous verrons les ténèbres se dissiper et nous serons les spectateurs heureux du merveilleux mécanisme de la pensée. Alors l'homme ne sera plus pour nous, comme pour des physiologistes, une simple brute qui végète humblement

au-dessous de ses destinées immortelles, mais la matière animée par le souffle même de Dieu qui est l'âme.

Aujourd'hui, comme il y a dix-huit cents ans, des doctrines dangereuses ébranlent le monde, mettent en péril les sociétés modernes, agitées jusque dans leurs fondements. L'étoile de la vérité brille comme autrefois dans un ciel noir des ténèbres du doute; à l'exemple des Mages de Chaldée que nous avons pris pour nos maîtres, en reconnaissant l'existence de trois principes en l'homme, nous nous prosternons avec foi et amour devant le berceau de l'enfant-Dieu qui, comme celui de Moïse, vogue paisiblement sur l'Océan courroucé des révolutions; les vents déchaînés, la mer en furie ne peuvent rien contre lui, car il porte un Dieu.

Lois de la Configuration humaine.

L'homme se transforme insensiblement
en l'objet attentivement considéré,
CROLIUS.

Quand l'homme naît à la lumière, son corps est petit, débile, faible, mou et informe. Mais l'esprit de vie possède une telle puissance gé-

nératrice, qu'à vue d'œil ses membres se développent, sa bouche se peuple d'une armée de dents blanches, ses os se durcissent, ses jambes s'affermissent. En moins d'un an il a acquis assez de force pour rester debout et quitter le sein de sa mère. Bientôt il ne marchera plus, il courra. La vie surabonde en lui, et avec la vie la vivacité ; car la loi de la formation des êtres étant que le développement d'une partie du corps humain est toujours en raison directe de l'esprit de vie que l'on y apporte par l'exercice, la nature veut que l'enfant, qui a toutes les parties de son corps à développer, par un mouvement perpétuel, fasse circuler dans chacun de ses membres le fluide vivifiant qui les fortifiera avec une merveilleuse rapidité dès le plus jeune âge.

La vie doit être dirigée, mais jamais être comprimée ; car il en est du fluide vital comme de ces grands fleuves qui coulent au milieu des forêts vierges du Nouveau-Monde en s'avançant invinciblement sans jamais remonter à leur source ; aussi les premières années de la vie doivent-elles se passer sous le doux et bienveillant regard de la mère, qui puise dans son cœur, trésor de tendresse, la force de se plaire dans le

tapage infernal de ses enfants, vrais démons baptisés, qui effarouchent les oreilles par leur vacarme; mais l'amour maternel est non moins sourd qu'aveugle.

A l'âge de raison, commence l'éducation (mot formé des deux mots *ducere*, conduire, et de *ex*), qui consiste, en effet, à conduire l'esprit de vie de certaines parties de l'homme sur certaines autres, afin de lui imprimer une direction salutaire. L'éducation intellectuelle consiste à éveiller l'intelligence en portant l'esprit de vie sur les différentes parties du cerveau, qui, comme les membres, se développent par l'exercice et deviennent des facultés. Ainsi, en apprenant, on porte l'esprit de vie sur la bosse de la mémoire, qui se développe en raison directe de l'exercice auquel elle se livre. La facilité d'apprendre ou de se souvenir tenant à ce développement cérébral, la faculté de la mémoire s'acquerra donc en apprenant; car exercer une faculté c'est la développer. Le savant législateur des Hébreux, Moïse, persuadé que toute pensée criminelle, en portant l'esprit de vie sur les bosses des crimes, les développe, et avec elles les instincts les plus pervers, a eu soin, dans les commandements de Dieu qu'il dicta au peuple

juif quand il descendit du mont Sinaï, le visage rayonnant de l'indélébile lumière de l'éternité, de ne pas se borner à défendre l'action, mais il a même interdit le désir. En effet, il n'a pas dit : Tu ne voleras pas, mais : Tu ne convoiteras pas le bien d'autrui. Quant à l'éducation physique, les peuples, dès la plus haute antiquité, inventèrent la gymnastique pour fortifier les membres en les exerçant.

L'éducation, en imprimant une direction au fluide vital, a une influence toute-puissante sur la configuration du cerveau, la forme des traits du visage et l'élégance des membres du corps.. De même que, pour être bon jardinier, il faut connaître les temps de la greffe, de la germinaison, de la floraison et de la maturité, les avantages de la saison et du terroir, et toutes les règles de la vie végétale; de même aussi, pour être législateur, philosophe, prêtre, il faut avoir observé les règles occultes de la vie animale ; la forme extérieure, chez l'homme comme chez l'arbuste, est toujours le résultat de la direction que les instituteurs, ces cultivateurs des intelligences, impriment à la sève humaine qui est l'esprit de vie. Intrigants ou fous sont donc tous ces hommes qui prétendent organiser le monde,

régir et réformer la société, et auxquels l'anthropologie n'a pas révélé les secrets de la nature humaine, et qui ne peuvent dire comme les sages de l'antiquité, à barbes blanchies dans les veilles de l'étude : Je suis initié au sanctuaire d'Hiéropolis et de Jérusalem. Le verbe de l'orateur n'aura une puissance créatrice qu'au jour où, cessant d'être une cymbale inintelligente, il deviendra l'écho inspiré de la grande voix de la Révélation divine, qu'étouffe en ce moment le bruit métallique des écus et les voix tumultueuses et discordantes de l'ambition et de l'égoïsme, ces reines du jour aux griffes sanglantes, au cœur absent et au visage sinistre.

Lorsque l'esprit générateur a formé l'homme, il s'ennuie dans ses membres, son activité inquiète a besoin d'épanchement extérieur. Ennemi du repos, il a à peine achevé un homme, qu'il aspire à en procréer d'autres. A cette époque de la vie, l'homme n'est terminé qu'en apparence, c'est une statue à peine dégrossie. Il est embarrassé dans ses discours, engourdi dans ses mouvements, inhabile dans ses manières. Mais la femme, fée au doux sourire, au regard caressant, le touchera du bout d'or de sa

baguette magique, et aussitôt son intelligence et son cœur, s'éveillant simultanément, donneront à ses traits une vie nouvelle et à tout son être un charme indéfinissable. Puis, dans les jours de tristesse, quand l'homme, succombant sous le poids de ses peines, comme le Christ sous celui de sa croix, tombera et ensanglantera ses genoux fléchissants aux cailloux du chemin, ce sera la douce main de la femme qui le relèvera, essuiera son front mouillé de sueurs et ses paupières meurtries au voile précieux de l'amour. C'est des yeux de la femme que s'échappe le divin rayon de pure lumière qui réchauffe les âmes glacées, et rallume l'espérance dans le cœur des générations abattues et pâles qui gravissent, le front assombri par le doute, le Calvaire de la vie.

L'homme est une cire molle, facilement infléchie par toutes les impressions qu'il reçoit, fatalement modifiée par tous les milieux qu'il traverse; aussi, l'influence des femmes sur l'avenir de l'homme est-elle toute-puissante. C'est Ève qui a dégradé l'homme, c'est Marie qui l'a relevé. Les Grecs avaient admirablement compris cette vérité, quand ils personnifièrent les femmes de cœur et d'intelligence dans les Mu-

ses, et enseignèrent que c'étaient elles qui avaient reçu la divine mission de guider les poètes dans la voie qui conduit au sommet du Parnasse ; car le souffle inspirateur de la divinité qui engendre le génie, arrive toujours à l'homme par les lèvres de la femme. Dans le moyen-âge, les chevaliers, montés sur leurs nobles coursiers, parés des couleurs de leurs dames, s'en allaient verser leur sang pour protéger le faible, la veuve et l'orphelin, et étendre leur bouclier entre l'oppresseur et l'opprimé. En cela, ils cédaient à la douce influence de la femme qui, par la délicatesse de son organisation, a des entrailles de sœur et de mère pour tout ce qui souffre ; providence vivante qui étend ses mains bienfaisantes sur tous ceux qui ont besoin d'être secourus. Aujourd'hui, l'idée a détrôné la force, la plume a remplacé la lance. C'est encore du cœur de la femme que découlent toutes les pensées généreuses qui inspirent les écrivains d'avenir ; car la main de Dieu, qui dirige le progrès, prend souvent plaisir à se voiler sous les doigts rosés d'une main de femme.

L'influence des femmes à l'âme vénale a été sinistre pour les jeunes gens de notre siècle. Le

souffle malfaisant de ces perfides créatures a flétri leur cœur jeune et croyant, qui s'épanouissait à la vie comme la fleur aux premiers rayons du soleil naissant. Les illusions se sont envolées, une à une, de leur âme, comme de blanches colombes qui abandonnent, éperdues d'effroi, leur nid sur lequel le tonnerre vient d'éclater. Loyauté, désintéressement, amour, sont devenus pour eux des mots vides de sens qui datent du moyen-âge, de brillantes chimères qu'ils abandonnent dédaigneusement à l'inexpérience des enfants, des sentiments vieillis qu'ils croyent flétrir en les traitant de romanesques et de chevaleresques, oubliant sans doute, dans leur prétentieuse ignorance, que, sous l'habit de drap, le cœur n'est pas plus dispensé d'être noble, grand et généreux, que sous le corselet d'acier des chevaliers qui étaient l'idée chrétienne sous une armure et à cheval. Que de beaux et nobles jeunes gens que le ciel semblait avoir favorisés de ses plus grandes munificences, sont venus à Paris pour y étudier le droit ou la médecine, et y ont fatalement flétri leur âme, usé leur corps, éteint leur cœur en quelques années, dans le commerce malfaisant d'une femme dangereuse, et, de retour dans leur fa-

mille, n'ont plus eu à présenter aux lèvres de leur mère qu'un front chauve et ridé ; au bras de leur chaste fiancée, qu'un corps caduc.

Plus l'homme avance en âge, moins les impressions sont vives. Or, les impressions jouent un grand rôle dans la configuration physique, et cela tient à un des mécanismes les plus simples de l'organisation humaine. Le mot impression se compose de deux mots latins qui signifient : *premere*, presser, *in* sur. En effet, toute impression exerce une pression sur l'esprit de vie contenu dans les nerfs ; de cette pression il résulte toujours une direction appelée influence (de deux mots latins qui signifient couler vers), que l'on imprime à l'esprit de vie et qui le fait couler vers un but irrésolu ou déterminé ; l'esprit de vie étant éminemment générateur, on comprend qu'il développera les parties sur lesquelles on le dirigera ; or, tout le mystère de la création de la beauté, consiste à imprimer une direction réfléchie à l'esprit de vie, afin qu'il développe les différentes parties du corps dans les proportions déterminées par les règles de l'art pour réaliser le beau absolu. Or, la loi première qui régit les impressions, et, par conséquent, la configuration physique de l'hu-

manité, est que l'homme se transfigure insensiblement en l'objet attentivement considéré. L'histoire en main, nous montrerons que les génies qui instituèrent un ensemble d'institutions, de pratiques et de cérémonies destinées, sous le nom de culte, à cultiver l'homme moral, l'homme physique et l'homme intellectuel, ont fait toujours appel au pinceau des peintres, au ciseau des sculpteurs, afin de mettre sous les yeux des fidèles des statues et des tableaux représentant des êtres d'une beauté idéale, dont la vue, constamment répétée, finissait par embellir l'humanité; car le visage de l'homme, comme une plaque de daguerréotype, reproduit fidèlement les traits qu'il a l'habitude de contempler.

L'homme est ordre et beauté quand il suit pieusement les lois divines destinées à le civiliser; mais lorsque, trônant en souverain dans son ignorance, il s'arroge le droit de vouloir contrôler les vérités éternelles de la Révélation et s'affranchir du joug de la religion, il devient désordre et laideur. Le corps, abandonné au hasard, subissant les impressions les plus malfaisantes, se défigure facilement, tandis que, soumis à l'action perfectionnante de la religion, il

rentre graduellement dans son état de beauté primitive, attiré par l'idéal, qui est l'astre lumineux de la vérité vers lequel monte incessamment le flot soumis des générations. La beauté corporelle ou incorporelle n'est autre chose que la splendeur ou lumière du visage de Dieu ; elle resplendit et rayonne doucement à travers la chair merveilleusement transfigurée des croyants qui contemplent Dieu en esprit et en vérité. Plus on s'approche de la divinité, plus on reflète son éternelle beauté. Le but de toutes les religions est donc le développement progressif de la beauté, puisque toutes elles tendent à réunir l'homme à Dieu. En vain l'impie voudrait arrêter la marche du progrès religieux, il serait semblable, dans sa folie, à ce soldat grec qui voulait arrêter une galère avec ses dents. Quand le souffle de la divinité gonfle nos voiles, nous voguons invinciblement vers l'océan de Dieu.

Du mécanisme de la pensée.

La pensée agit sur les traits en repoussé.
THÉOPHILE GAUTIER.

Semblable à ce navigateur génois, au cœur

croyant, qui découvrit le Nouveau-Monde, nous allons aborder à des rives jusqu'ici inconnues. Nous allons, aux yeux du vulgaire, soulever l'épais rideau qui dérobe à sa vue le mécanisme de la pensée, et l'initier aux opérations impalpables, au travail invisible du cerveau, cette enclume mystérieuse où se forge l'idée, glaive étincelant et divin. Quand des révélateurs ont entrepris de faire connaître à des hommes grossiers les merveilles occultes du monde surnaturel, c'est toujours à l'aide du mythe, du symbole et de la parabole, qu'ils sont parvenus à rendre visible aux yeux des sens ce qui n'était visible qu'aux yeux de l'âme. Pleins de complaisance pour l'ignorance du grand nombre, ils ont donné à l'idée un corps palpable pour toutes les mains, un vêtement visible pour tous les yeux. Mais, à mesure que l'humanité avance, l'idée se dépouille du mythe et du symbole, et elle a hâte de se montrer à l'intelligence en progrès, parée de sa splendide nudité.

La Bible, dans sa haute et profonde sagesse, nous apprend que Dieu a disposé toutes choses avec nombre, *disposuit omnia numero*, ce qui veut dire que, pour entrer dans le sanctuaire mystérieux des causes primordiales, il faut connaître

la Cabale, clé qui ouvre toutes les portes, lampe qui dissipe toutes les ténèbres. Les philosophes cabalistes, connus sous le nom de Mages de Chaldée, ont écrit que le nombre de la pensée humaine était le nombre treize. Le soleil, en effet, domine et gouverne les douze constellations à l'aide d'un principe électrique, lumière et chaleur, que l'on nomme ondulation lumineuse. Jupiter gouverne et régit les douze dieux de l'Olympe à l'aide d'un principe électrique, lumière et chaleur, que l'on nomme la foudre. Jésus-Christ étant remonté au ciel, ses apôtres prirent la résolution de remplacer Judas, qui s'était pendu, afin que, du haut des cieux, le Christ régît et gouvernât le monde en faisant descendre, sous la forme de gerbes de feu, sur les douze têtes des disciples assemblés, le Saint-Esprit, lumière de l'intelligence, chaleur des cœurs ; enfin, l'âme, cet ange intérieur, gouverne et régit les douze facultés du cerveau à l'aide d'un principe électrique, lumière et chaleur, qui est l'esprit de vie. Avant de rendre l'œil spectateur de la sublime royauté de l'âme, il est utile de rappeler que l'homme, le monde et les livres sacrés, révèlent au penseur une même et unique vérité ; car l'étude de l'hom-

me, du monde et des Écritures, sont trois voies ouvertes à l'intelligence qui conduisent au même but : Dieu.

L'âme, enfermée dans le corps de l'homme comme dans un sépulcre matériel et vivant, doit régner en souveraine dans cet empire de ténèbres et de mort. C'est elle qui, à l'aide de l'esprit de vie, force essentiellement mobilisante, donne le mouvement aux membres et la vie aux facultés du cerveau. Tous ses actes, même les plus simples en apparence, ont une influence très considérable sur la configuration humaine. Qu'y a-t-il, en effet, de plus simple qu'un homme qui marche, et cependant, pour produire cet effet, il a fallu qu'il se passât en lui, invisiblement, cette série compliquée d'opérations occultes : d'abord, qu'il calculât la difficulté du terrain et le temps donné pour le parcourir, puis qu'il portât à ses jambes, dans une proportion exacte, la quantité nécessaire d'esprit de vie pour donner à ses membres le degré de force voulu pour exécuter le mouvement résolu. Par cet acte, l'esprit de vie, esprit générateur, a développé et fortifié les membres qu'il a exercés par le mouvement. Le but de la gymnastique est de donner au corps de l'homme la

force et la beauté. La poursuite de ce but, noble autant qu'utile, est à peu près abandonnée dans la société moderne, tandis que, dans les sociétés anciennes, la recherche des moyens propres à développer les différentes parties du corps dans d'harmonieuses proportions, était l'objet constant des études des plus renommés génies des siècles écoulés.

Jusqu'ici, poussés par le souffle impétueux de l'indépendance et de l'enthousiasme, ces deux ailes qui élèvent l'âme vers Dieu, nous avons négligé de donner une direction déterminée à nos idées philosophiques; mais, dans le détroit difficile où nous nous trouvons, apercevant en face de nous le front menaçant de l'écueil meurtrier d'un panthéisme spéculatif, nous croyons, en navigateur prudent, devoir redoubler de vigilance pour ne pas nous écarter de la voie des vérités traditionnelles, et de courage pour frapper au cœur les doctrines fatalistes émises par tous les prétendus esprits forts qui, privés de la divine lumière, ne voyent, en conséquence, dans la philosophie occulte, qu'une science ténébreuse que l'intelligence doit mépriser à cause de ses tentatives audacieuses; car il est des hommes futiles qui, sans prendre

préalablement la peine de comprendre cette doctrine si sublime en l'étudiant, imitent les fanatiques qui la traitaient de sorcière qu'il fallait se borner à livrer aux flammes du bûcher de l'Inquisition. Cette haine de l'inconnu et du surnaturel, a pour résultat de fermer à l'intelligence les magnificences d'un monde de lumière, reflet éclatant de l'indélébile magie de l'éternité.

Parmi les philosophes de nos jours, les uns attaquent la croyance au libre arbitre, les autres l'imposent : pour nous, nous la rendons visible à tous les yeux. L'âme a une puissance créatrice qui lui permet de modifier, suivant le bon plaisir de sa volonté souveraine, le monde des idées. Cette force génératrice et créatrice de l'âme se nomme intelligence, des deux mots latins *eligere*, choisir, *intus*, dans l'intérieur. L'âme, en effet, suivant son caprice, porte dans l'intérieur du crâne l'esprit nutritif de la vie sur les parties du cerveau qu'elle désire vivifier; en rassemblant par la pensée le fluide de vie sur certaines bosses cérébrales déterminées, elle les développe et en fait des facultés d'où il résulte que la configuration primitive peut toujours être modifiée par l'éducation, qui doit im-

primer à l'esprit de vie une influence salutaire qui le fasse couler vers les régions élevées du cerveau, afin d'animer d'une vie puissante et féconde le sommet du crâne, siége des facultés supérieures, telles que le sentiment religieux, la croyance à la vie future, en un mot, la connaissance, l'amour et la vénération de Dieu, beauté éternelle, éblouissante splendeur du vrai. Il était divinement inspiré, le grand Platon, quand il nommait l'homme une colonne. Oui, l'homme est une colonne, mais une colonne bienheureuse, un piédestal prédestiné ; car sur les hauteurs de son crâne agrandi doit descendre la divinité pour illuminer son entendement et embraser son cœur du grand amour de l'humanité qui fait les héros et les saints.

Ce qui assure une supériorité incontestable à l'homme sur les animaux, c'est que Dieu a inspiré à l'homme une âme intelligente, tandis que l'animal n'a que des instincts, mot formé de *status*, état, *in*, intérieur. L'homme peut, en conséquence, exercer ses facultés intellectuelles, en portant sur elles l'esprit générateur de la vie, changer la structure de son cerveau et modifier la configuration de son crâne au point de déprimer le derrière de la tête, siége des incli-

nations bestiales et des penchants licencieux, et d'en développer le sommet où nous avons placé le sentiment religieux. L'animal, au contraire, reçoit de la nature un cerveau dont il ne peut pas changer la disposition ; il obéira donc aux mêmes instincts que tous les autres animaux de son espèce, puisque l'instinct résulte de la configuration intérieure du cerveau, et que l'intelligence (1) seule a la puissance d'y opérer des modifications. Les anciens avaient compris que le renard serait éternellement rusé, quand, dans les hiéroglyphes dessinés sur les monuments, ils désignaient la finesse par un homme à tête de renard; le cerveau de l'homme est un violon, l'esprit de vie en est l'archet, l'âme est l'artiste. Quant au cerveau de l'animal, c'est un instrument qui, depuis les premiers âges du monde, rend immuablement les mêmes sons. Parmi les hommes, il y a des individualités ; chez les animaux, il n'y a que des espèces.

La configuration de l'homme est soumise à deux forces, l'une objective, l'autre élective.

(1) L'intelligence humaine cependant, peut modifier même la structure du cerveau d'un animal par une patiente instruction (du mot *struere*, construire, *in*, *i* — intérieur).

Les animaux, manquant d'une âme intelligente, ne subissent de modification dans leur organisme que par la force objective des objets extérieurs qui les environnent. Ainsi, il y a une harmonie singulière entre la physionomie du désert fauve, éclatant, rayé, et l'aspect de la robe du tigre. La nuance du poil des bœufs et des chevaux est semblable à celle du terroir dont ils sont originaires. En Amérique, les renards deviennent blancs pendant les mois où l'hiver voile la terre d'une épaisse couche de neige. Chez l'homme, l'énergie objective des causes extérieures est neutralisée en partie par la force intellective, qui n'est autre que la pensée humaine qui agit sur les traits en repoussé, et fait du visage de l'homme le relief fidèle de son caractère spirituel et de son individualité morale; car, suivant saint Jérôme, la figure de l'homme est le miroir de son âme. Les anciens enseignaient, dans leur mythologie, que Jupiter était le père des dieux : pour nous, nous ne craignons pas de proclamer que l'âme est souveraine dans l'homme, comme Jupiter dans l'éclatant Olympe. Que c'est elle qui, à l'aide de l'exercice nutritif et configurateur de la pensée, engendre les facultés et les instincts, ces dieux

et déesses qui habitent en l'homme comme en un sanctuaire.

Rien ne démontre plus victorieusement le libre arbitre, que les modifications sans nombre que l'homme peut faire subir à la configuration de ses traits et à la structure de son cerveau, instruments des instincts, des pensées et des inclinations; et la nécessité, au contraire, qui contraint l'animal, privé d'une âme intelligente, à conserver depuis la création la physionomie physique, partant le caractère propre à sa race, sans modification possible. Ainsi, la fourmi a été, est et sera toujours prévoyante, le renard rusé, la colombe tendre, le pourceau fangeux. Les hommes qui nient la liberté humaine, sont presque toujours des philosophes esclaves des passions les plus immondes, et qui trouvent commode de rendre la divine Providence solidaire de leur turpitude. Pour eux, le mot liberté, cher à toutes les âmes d'élite, n'a aucun sens ; le premier tyran, suivant ces impies, est Dieu, qui a garrotté la volonté humaine par des liens indissolubles. Qu'ils ouvrent le livre vénérable de la nature, ils y verront que l'esprit de liberté est l'esprit de Dieu lui-même. Elle brille dans toutes ses œuvres. L'Océan est libre, car le

Tout-Puissant n'a pas entassé sur ses rivages des montagnes escarpées pour servir de digue à ses furies orageuses ; mais il a établi des liens de sympathie entre la mer et les mondes de lumière qui se balancent avec harmonie au-dessus de nos têtes. L'Océan obéit à l'attraction amoureuse des astres. L'homme aussi est libre ; des passions, des haines grondent furieuses en son sein; la seule digue que Dieu leur oppose afin de les réprimer, c'est son infini amour, c'est le corps saignant de son fils crucifié.

Dégradation originelle de l'homme physique.

> Je vous parle encore en parabole, mais celui qui viendra après moi vous parlera en esprit et en vérité.
>
> JÉSUS-CHRIST.

> Le péché est tout ce qui animalise l'homme.

Quand un initié aux mystères de l'antique Orient entreprenait de se faire l'instituteur d'un peuple, et de lui révéler les vérités traditionnelles touchant ses destinées dans le temps et

dans l'éternité, il avait soin de rendre visibles des réalités du monde invisible, à l'aide d'images, d'allégories et d'emblêmes connus sous le nom de *mythes*. L'idée, en passant par l'imagination brillante et poétique des premiers législateurs religieux, s'y couvrait du splendide vêtement du symbolisme oriental, et, tombant de leurs lèvres inspirées, elle s'imposait à la raison soumise des peuples encore sauvages, par la triple souveraineté de son origine, de sa beauté et de sa puissance. Notre but n'est pas de nous poser en novateurs hardis et d'émettre des idées nouvelles, mais de dépouiller la vérité de son vêtement antique pour la présenter à l'intelligence ravie des générations de nos jours dans sa nudité primitive. C'est dans les entrailles de la terre que l'or et les pierres précieuses ont coutume de se réfugier loin de la cupidité des hommes. C'est dans les profondeurs mugissantes de la mer que les perles se tiennent cachées à tous les regards; c'est aussi dans les souterrains majestueux des pyramides, que réside la vérité, loin des commentaires indiscrets d'une raison étroite. Le temps est arrivé pour tout homme venant en ce monde, de la connaître et d'adorer Dieu en esprit et en vérité;

car l'heure attendue de midi vient de sonner à l'horloge du dix-neuvième siècle.

Les écrivains immortels qui nous ont légué le poème du commencement de l'humanité, font tous mention d'une création de l'homme et du monde dans un état primitif de justice, de vérité et de bonheur ; puis, d'une honteuse dégradation qui a été pour l'humanité la source de la souffrance, de la maladie et de la mort. C'est que cette vérité est la pierre angulaire de l'édifice religieux. En effet, si, avec quelques intelligences hébétées, nous repoussions le dogme du péché originel, la religion serait un mot vide de sens, dont le but fantastique serait, comme l'indique sa racine étymologique (*religare*, relier) serait de relier l'humanité à son Dieu. La haute philosophie du langage nous oblige donc, au nom du bon sens et de la logique, d'admettre le dogme du péché originel, ou à ne pas nous servir du mot de religion, qui signifie lier de nouveau, car on ne relie que ce qui est délié. La religion tire sa nécessité et son origine du grand divorce qui eut lieu entre Adam et son créateur. A l'aurore de la création, son but est de renouer le fil de communication entre l'homme et Dieu, ou, comme nous l'avons

déjà écrit, de jeter un pont de la rive du temps à celle de l'éternité. Sans le péché originel, l'existence des religions est un fait inexplicable; les sociétés secrètes, vieilles comme le monde, répandues comme la lumière, sont également des institutions sans but comme sans utilité. A quoi bon garder le dépôt des connaissances qui étaient enseignées à l'homme sous les ombrages fleuris du Paradis terrestre, et le souvenir du monde invisible qu'il voyait suivant la magnifique expression de Shakspeare, dans *Hamlet*, «avec les yeux perçants de l'âme,» si la croyance au péché originel est le rêve ridicule d'un cerveau malade.

L'initiation chaldéenne des mystères de Mithras, base de la merveilleuse civilisation des empires d'Assyrie et de Babylone, narrait en ces termes la genèse de l'humanité :

Au commencement était Dieu; avant de s'épandre au-dehors par une création formelle et plastique, il vivait en lui-même de son éternité. Les premiers êtres créés par la parole divine, furent des esprits immatériels qui reçurent le nom d'anges ou messagers. Dieu les éclaira de sa lumière, les anima de sa vie propre, et leur donna la liberté de rester unis avec lui par les

liens attractifs de la lumière, ou de s'en séparer en la rejetant de leur être. Un grand nombre la rejetèrent et furent envahis par les ténèbres. De là ces deux grandes divisions des esprits que l'on retrouve à chaque page dans les Saintes-Ecritures : les esprits de lumière et les esprits des ténèbres. Les Grecs, et après eux les chrétiens, les nommèrent *diables*, mot qui vient du grec et qui signifie *désunir*. En effet, un esprit de ténèbres est tout simplement un esprit qui est séparé d'avec Dieu pour l'éternité. La seconde création fut celle du monde, que les Grecs nommaient *Cosmos*, mot qui signifie *ordre*, *harmonie*. Dieu n'a pas abandonné la création au caprice du hasard ; il a obligé les créatures matérielles à des rapports nécessaires, qui les tiennent pour ainsi dire en une bienheureuse servitude, il les a unies par les liens attractifs d'une solidarité respective. Ces liens se nomment *lois* du monde (du mot latin *legere*, lier). C'est persuadés de cette vérité que les Mages de Chaldée et les astrologues leurs disciples, proclamaient que le firmament était un livre entr'ouvert au-dessus de nos têtes, où, pendant les heures tranquilles de la nuit, l'homme pouvait étudier les desseins mysté-

rieux de la haute sagesse du Tout-Puissant.

Lorsque la main du Créateur eut déployé au-dessus de la terre, comme une tente magnifique, l'azur éclatant des cieux ; lorsqu'une riche et féconde végétation, tapissant le sol, eut changé le monde en un jardin délicieux, et qu'une foule d'animaux peupla la solitude des bois, l'abîme des mers et l'immensité des airs, Dieu, content de son œuvre, résolut de donner un souverain à la création, un maître aux autres animaux. Il prit un peu de limon, le pétrit, et l'homme, chef-d'œuvre de la nature qu'il résume divinement en sa personne, apparut dans le monde. L'homme est un être indéfini, formé d'un corps matériel et fini uni à une âme immortelle et infinie ; il se trouve médiateur entre Dieu et le monde, lien entre le ciel et la terre; c'est en lui que la matière animée a le glorieux privilége de penser, d'aimer et de vouloir; c'est cette merveilleuse union du fini à l'infini qui fit donner à l'homme en théurgie le nom d'anneau d'or de la création ; matière et esprit tout ensemble, il est le point d'intersection entre le monde visible et le monde invisible ; car la série des êtres substantiels part du grain de poussière et s'élève progressivement jusqu'au corps humain,

la plus parfaite des créations matérielles, où le règne substantiel est uni au règne spirituel qui part de l'âme et monte jusqu'au trône éternel à travers l'atmosphère sereine de la pure lumière des cieux. L'homme est, en outre, nommé par les cabalistes, *sanctuaire de la Divinité*; car Dieu, voulant avoir dans le monde un sanctuaire digne de lui, a donné à l'homme une âme immortelle dans laquelle il daigne résider. Il fait ses délices d'être parmi les enfants des hommes et d'habiter dans les âmes pures et innocentes. « O homme ! s'écrie un auteur ancien, lève fièrement la tête vers le ciel, car tu as été créé pour être le vivant sanctuaire de la Divinité. »

Être de raison et d'intelligence, l'homme ne peut vivre sans une loi. Dieu lui donne la loi suivant laquelle il agit lui-même. Tant qu'il demeurera uni avec lui, il sera parfait, pur et innocent comme son père céleste qui est aux ciel. Toutefois, par cette loi auguste, Dieu ne retire pas le libre arbitre à l'homme, il respecte en lui son image et lui laisse la liberté ; car il n'est pas pour lui un maître, il est un père qui répand dans son âme la lumière de son esprit, qui illumine son intelligence d'une clarté divine, échauffe et dilate son cœur par

un feu sacré, et fait resplendir sur les traits de son visage un éclatant reflet de son éternelle beauté.

Des philosophes d'un haut mérite ont souvent demandé sur quoi se basait l'enseignement traditionnel du culte catholique touchant la beauté du premier homme. L'Eglise s'est tue ; nous allons répondre pour elle à cette importante question. La Bible, il est vrai, ne mentionne pas d'une manière précise la beauté du premier homme; mais, en disant que l'homme a été créé à l'image de Dieu, elle nous montre la beauté divine se réflétant en l'homme comme en un miroir fidèle, et la nature séduite par le charme attrayant qui s'échappait de tout son être. En nous apprenant qu'il conversait avec la Divinité, elle nous fait voir le verbe de Dieu sculptant, pour ainsi dire, dans ce marbre vivant, un type immortel de grandeur idéale ; enfin, en le plaçant dans un jardin délicieux, elle nous dit assez quel magnifique éclat les objets extérieurs projetaient sur tout son individu. Quand on a une fois contemplé les frais ombrages, les nappes de gazon, les bouquets de fleurs, les sources d'eau vive d'un parc anglais, on comprend facilement que les ladies qui l'habitent,

par la fine délicatesse de leurs membres, l'élégante distinction de leurs personnes, ayent atteint ce haut type de beauté qu'on admire dans les têtes de femmes des keepsakes.

L'homme était ordre, beauté, puissance, bonheur, avant sa dégradation, nommée par l'Eglise péché originel, qui n'est autre chose que la malheureuse transformation de l'homme être *simple* en l'homme être *mixte*. Dans le dernier d'entre les initiés, l'intuition théurgique est assez développée pour rendre superflue la démonstration de cette vérité, exorde de leur science, base de toutes les religions, principe de la Révélation, préface de la tradition. Ces termes, cependant, peuvent paraître très obscurs à un grand nombre, nous allons les expliquer : l'être simple est l'être qui jouit des propriétés de l'esprit, qui sont : l'incorruptibilité et l'immatérialité, partant l'immortalité ; l'être mixte est un être qui souffre les maux inhérents à la matière, qui sont : la maladie, la corruption, la décomposition et la mort. Cette transformation s'est faite en l'homme le jour où, rejetant la lumière de la grâce qui l'unissait à Dieu, il rompit avec lui en disant dans la suprême arrogance de son orgueil :

« Au lieu d'agir par l'impulsion attractive de Dieu, comme la planète par celle du soleil, agissons par notre seule impulsion. Soyons aussi Dieu. » La vie qui résidait en son âme comme en son sanctuaire, il la porta en sa chair, et aussitôt s'éveillèrent en lui les concupiscences de la chair; son âme cessa de rayonner dans le temps et l'espace, au lieu de vivre en Dieu, il vécut en animal; car le péché, comme l'indique sa racine étymologique (*pecus*, troupeau), est tout ce qui animalise l'homme. C'est la baguette magique de l'enchanteresse Circé qui change les hommes en pourceaux.

Voilà ce que c'est que le péché. Nous ajoutons que ce péché, commis à la naissance du monde, existe entre nous physiologiquement et psycologiquement, et que la loi du progrès n'est et ne peut être autre chose que la loi en vertu de laquelle l'humanité s'en affranchit graduellement. L'homme est un être perfectible, il se cultive et se perfectionne comme la plante sous la main bienfaisante d'un horticulteur éclairé. Le cultivateur qui améliore et embellit la race humaine se nomme civilisateur. Chez les fleurs comme chez les femmes, chez les animaux comme chez l'homme, les perfectionne-

ments comme les altérations que subit l'individualité sont transmissibles. De là il résulte que les altérations du type de beauté primitive occasionnées par le péché originel, ont été transmises immuablement par nos premiers parents à leurs descendants, et il suffit, pour constater les progrès dégradants du péché ou de la matérialisation dans la postérité d'Adam, de rappeler qu'Adam a vécu près de mille ans, et que, quelques générations après sa mort, la corruption avait tellement envahi l'humanité, que la durée de la vie humaine était réduite à soixante années. Aussi est-il positif que toute religion est la lutte acharnée de l'esprit contre la chair; la chair a été long-temps victorieuse, mais le coup de lance du Calvaire l'a blessée à mort. Une pure génération d'hommes spirituels doit succéder aux générations pécheresses d'hommes de chair et de sang; car saint Paul nous apprend que Dieu s'est fait homme pour que l'homme se fît Dieu.

Le mythe genésiaque a donc une haute portée de certitude et de raison, quand il nous montre l'homme se matérialisant par une corruption progressive, descendant, pour ainsi dire, à pas lents, les degrés qui le séparent de l'ani-

mal ; à chaque pas perdant de sa force, de sa beauté, de sa vie, et son sang se chargeant d'un principe morbide qu'il transmet à ses enfants ; car la loi suprême de la génération des êtres, constate que l'enfant hérite de l'individualité de ses parents ; en sorte que la beauté, comme la santé, est un blason vivant que le père transmet à sa postérité, un capital infiniment plus précieux que l'argent et l'or, qui s'accroît plus honorablement et se transmet plus sûrement.

L'âme a été soumise au corps, mais elle n'a jamais été tuée par lui. De là ce duel éperdu de l'esprit contre la chair, ce conflit de ces deux êtres ; l'un qui nous incline vers le bien, l'autre qui nous excite au mal. De là ce mystérieux tribunal de la conscience, placé dans notre for intérieur, et qui n'est autre chose que l'âme s'armant contre le vice triomphant des foudres de la justice divine, pour frapper la chair au milieu des jouissances homicides d'une volupté bestiale. Les remords sont les blessures que fait une conscience vengeresse ; ce sont les traits acérés qui s'attachent au cœur du pécheur, comme le tigre à sa proie pour en boire le sang. Ces blessures saignantes, ces souffrances inti-

mes, annoncent cependant que le cœur vit, puisqu'il souffre et que le souffle malfaisant d'un brûlant égoïsme ne l'a pas encore consumé; mais ce sont généralement les dernières lueurs d'une âme qui s'éteint et en qui la lumière divine se retire. C'est ce qui faisait dire à la voix éloquente du père Lacordaire, *que la couronne d'épines du remords était une auréole dernière au front sanglant du pécheur.*

L'homme, en cessant de vivre de la vie de Dieu, a perdu son innocence, c'est-à-dire qu'il a cessé d'être un être non nuisible, puisqueinnocent vient de *in*, ne pas, *nocere*, nuire. L'homme ayant cessé d'obéir à la loi que Dieu lui avait donnée, l'harmonie du monde social a été brisée; car la loi qui unissait l'homme à Dieu était aussi le lien qui devait unir les hommes entre eux. Comme autrefois en astrologie et maintenant en astronomie, l'on démontre que le lien attractif qui unit, dans l'immensité de l'espace, les planètes et le soleil, est le même qui les unit entre elles et leur permet d'agir en liberté dans une atmosphère de pure et douce lumière sans se heurter dans leur vol rapide; car leur harmonie fait leur innocence, partant leur sécurité respective. L'harmonie sociale

étant rompue, la Bible nous montre un frère, les mains teintes de sang, abandonnant avec effroi le cadavre de son frère qu'il vient d'assassiner. La mort, cette lugubre furie au visage sinistre, au cœur absent, venait de faire son entrée dans le monde; et la première main qu'elle avait armée du couteau meurtrier, c'était la main d'un frère. Les législateurs sacrés ayant reconnu que le désordre social et le manque d'harmonie humaine avaient pour cause la rupture de l'homme avec Dieu, résolurent de renouer les liens qui, en unissant l'homme avec Dieu, le rendaient innocent; lien léger comme des guirlandes de fleurs, qu'ils voulaient substituer aux chaînes de fer qui meurtrissent les membres qu'elles retiennent captifs. Le résultat formel et plastique du péché du premier homme, dit péché originel, fut, pour l'humanité, la matérialisation et la perte de la lumière divine qui l'unissait à Dieu. Les chrétiens nomment cette lumière, *lumière de la grâce*, et quelquefois tout simplement *grâce*, à cause de sa vertu attractive et charmante.

Les religions étant toutes instituées pour châtier et anéantir la chair, sans cesse en lutte avec l'esprit, le péché fut toujours combattu

par la mortification. Sur le sol antique de l'Orient, aux lieux où fut Babylone, où régna Ninive, sous la poussière des siècles, ce linceul gris que le temps jette sur les cités finies, on trouve encore des bas-reliefs de temples qui gardent pieusement les empreintes des croyances religieuses qu'y sculpta le ciseau des artistes de ces premiers âges. Si nous prenons ces fragments précieux, si nous les examinons, nous y rencontrerons comme symbole principal le taurobole de Mithras, qui fut pour les initiés païens ce qu'est la croix pour les initiés chrétiens ; c'est la clé qui ouvre tous les sanctuaires de l'antiquité. A l'homme qui ne l'a pas compris, le paganisme n'est ni un culte, ni une religion, mais tout simplement le rêve libertin d'une imagination poétique. Ce bas-relief représente un taureau, près de ce taureau est un beau jeune homme qui lui plonge un poignard dans le cœur, devant est un autre jeune homme qui tient un flambeau allumé ; cela signifie que l'on n'arrive à la lumière divine qu'en tuant auparavant la chair, qui est toujours, dans les hiéroglyphes, représentée par le taureau. C'est de là que naquit la coutume des sacrifices, si répandus dans l'antiquité, dans lesquels, sur

les autels ou sur les ponts, on immolait des animaux afin de symboliser l'immolation de la matière et le sacrifice de la chair, unique moyen d'opérer la réconciliation entre le créateur et la créature.

Au front des monuments religieux d'Assyrie, les Mages sculptaient un lion dévorant un taureau. Le lion, c'est l'âme; le taureau, c'est la matière.

Pour que l'homme soit uni, dès ici-bas, à son Dieu, il faut que la partie spirituelle lutte avec la partie inférieure et qu'elle en triomphe en la dévorant. Le symbole hébreu, moins sévère, est encore plus sublime : c'est le prophète Elie, se débarrassant de son corps comme d'un manteau, et s'envolant au ciel sur un char de feu. Les anciens avaient élevé, dans l'île de Crète, un temple à Jupiter Olympien; dans ce temple, on voyait une superbe statue de la déesse Uranie, tenant en sa main une table d'or sur laquelle on lisait ces sublimes paroles qui divinisent la pauvreté et la souffrance : « Les » lois divines de la mortification ne sont pas des » chaînes qui nous lient, mais des ailes don- » nées à l'âme, dès cette vie, pour voler vers » Dieu et l'éclatant Olympe. » L'intuition théur-

gique, ou les moyens de s'unir à Dieu, ne manquèrent à aucun peuple, comme l'a fort judicieusement fait observer saint Augustin, seulement on en usa peu ; car cette immolation demandée de la chair, si animée, si exaltée dans l'antiquité, effraya l'humanité. Elle s'y refusa jusqu'à ce jour où le Juste, fils de la vierge Marie, en immolant son corps sur une croix et en ressuscitant le troisième jour, apprit au monde, en sortant glorieusement du tombeau, que mourir à la chair, c'est ressusciter à une vie nouvelle. Dieu venait d'ouvrir un chemin sanglant pour retourner à l'immortalité. Paul, ce lion du mysticisme, éclairé sur la route de Damas par la foudre des cieux, appelait en ces termes l'humanité à une croisade contre son corps : « Vous ne ressusciterez avec le Christ, disait-il, que si vous crucifiez votre chair avec lui. Le symbole du christianisme est une croix, symbole des souffrances volontaires d'un Dieu. L'Eglise en a placé partout, pour nous faire souvenir que le crucifiement volontaire est la clé du ciel. Entrez dans une cathédrale du moyen-âge, lisez les poèmes héroïques du christianisme, écrits sur les vitraux gothiques dont chaque jour, à son midi, le soleil ravive les couleurs, vous y

verrez la douce et noble figure du Christ, amaigrie, déchirée, sanglante, ayant au front une auréole de lumière ; puis une foule de saints, reflétant sur leurs traits décharnés la pâleur glacée du Christ expirant, mais ayant comme lui au front une auréole de lumière qui annonce qu'ils ont retrouvé la puissance adamique et qu'ils sont de nouveau illuminés par l'esprit de Dieu.

Nous avons pénétré, à travers les voiles du symbolisme et l'écorce des mots, jusqu'au centre de la vérité elle-même. Nous avons rejeté le mythe comme un brillant vêtement qui charme l'œil, mais interpose un voile importun entre le cœur et la vérité, et nous empêche de l'étreindre avec amour contre notre poitrine d'amant et de vivre en elle. Quelques philosophes d'estaminet, aveuglés par la fumée, nient opiniâtrement le dogme du péché originel et ses conséquences ; mais leur intelligence étroite est incapable d'alléguer aucune raison pour justifier leur croyance. Nous n'avons pas la prétention de les convaincre, car il y a parfois de la folie à forcer les hibous à fixer le soleil. Nous dirons seulement aux prêtres dépositaires de la vérité : Cessez de tourner les yeux des générations vers

le passé; le paradis terrestre, que vous montrez en arrière, est aussi en avant. L'humanité accomplit péniblement sa grande révolution autour de l'axe brillant de la vérité, marche longue durant laquelle bien des peuples, bien des civilisations ont eu, comme les jours, leur lever et leur couchant. Seulement l'humanité, qui a quitté le paradis par la volupté, n'y rentrera que par le chemin de la souffrance. Jadis, les Israélites étaient guéris en regardant le serpent d'airain élevé par Moïse dans le désert. Aujourd'hui, les générations, pâles, abattues, découragées, qui errent çà et là, froides, incertaines, sombres comme ces spectres du Dante, seront guéries en tournant leurs regards soumis vers l'arbre de la croix et en pratiquant l'Evangile, livre de nos destinées éternelles.

Culture de l'homme physique par le culte grec.

> La tête d'une beauté immobile et muette, plaît aux sens et non à l'âme.

Pour l'homme au cœur généreux, à l'intelligence intuitive, l'anarchie, cette mère de toutes

les tyrannies, est un odieux supplice. Non content de vouloir s'y soustraire, il aspire noblement à y soustraire ses concitoyens ; pour atteindre ce but désiré, il bravera les dangers ; car mieux vaut pour lui mourir que vivre esclave et mettre au monde des enfants destinés à l'abjection misérable d'une captivité inévitable. C'est cette conviction qui détermina tous les grands génies de l'antiquité à chausser leurs pieds courageux de sandales solides, à prendre en main le bâton de pèlerin, à quitter leur patrie, à tourner leurs pas vers l'Orient ; car ils avaient entendu dire qu'en Chaldée et en Egypte, il existait de vastes sanctuaires où l'on conservait le dépôt traditionnel de la vérité révélée, où des prêtres au front vénérable, accueillaient avec une bienveillante affabilité les hommes dignes par leur courage, leur moralité et leur intelligence, d'être initiés aux mystères sublimes de la nature de l'homme et de Dieu. Ils tâchaient d'être admis dans les tabernacles sacrés où, supérieurs aux préjugés de ce monde, les hyérophantes et les Mages de Chaldée voyaient d'un même œil les haillons et la pourpre des rois, où des princes de ce monde, déposant leur diadême à l'entrée du temple, pressaient

contre leur poitrine souveraine, l'esclave, leur frère en initiation. Au sortir du sanctuaire, ils retournaient dans leur patrie, emportant vivante, en leur intelligence et en leur cœur, la vérité. En leurs mains brillait la lampe d'or de la Révélation, qui chasse les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, comme, au matin, l'astre du jour chasse les ténèbres de la nuit.

Les premiers instituteurs des peuples de l'antique Orient, disciples des prêtres qui avaient ouvert devant eux les voies lumineuses de la sagesse, ne voyaient plus en l'homme un livre scellé, car ils connaissaient les détails de sa rupture avec l'Eternel. Partant de sa dégradation originelle, source de toutes les anarchies qui désolent le monde, leur intelligence, illuminée par les divines clartés de la Révélation, comprenait que, pour rétablir l'harmonie sainte, il fallait commencer par relier l'homme à son Dieu ; que, pour cultiver un peuple, au moral comme au physique, il fallait l'exposer, comme une plante précieuse, à l'action bienfaisante du soleil de la vérité ; car toute nation qui oublie qu'elle vit sous le regard de Dieu, est immonde dans ses mœurs, aveugle dans ses doctrines, criminelle dans ses actions. Aussi la beauté, ce

lien mystérieux qui unit toutes les créatures, pour le législateur sacré, ne résultait pas exclusivement de la pureté des lignes, de l'harmonie des formes, du modelé des contours, du fondu des tons, de la régularité des traits ; mais de ce doux rayonnement de la vie, de cette atmosphère d'invisible ivresse, de ce charme pénétrant et subtil qui, attirant tous les cœurs, semble vouloir fondre toutes les âmes et toutes les existences en une seule, de ce je ne sais quoi, enfin, que les Grecs nommaient *Grâces*, et qu'ils personnifiaient par trois belles vierges se donnant la main à l'ombre d'un vert palmier, et qui est réellement un reflet de la beauté éternelle, un suave rayonnement du charme suprême et vainqueur qui est en Dieu.

Sous l'azur toujours tranquille de l'Attique, sur ce sol où une main complaisante semblait avoir pris plaisir à étendre un riche tapis de fleurs et de verdure, dans une atmosphère tempérée par les brises aux parfums odorants, l'esprit civilisateur et religieux délaissa l'épée pour la lyre du poète et le ciseau de l'artiste. Tout, dans les institutions de la vie politique et religieuse, loin de tendre à mortifier le corps, travailla à le perfectionner. La beauté progresse

ou décroît sous l'influence des doctrines : aussi le bon sens et la droiture devraient arrêter les mains perfides ou imprudentes de l'écrivain qui lance un livre sans avoir calculé, par avance, l'impression qu'il produira sur le cerveau des générations, partant les modifications qu'il fera subir à sa structure physique. En étudiant les mystères les plus intimes de la nature humaine, nous avons démontré, d'une manière victorieuse, que la configuration de l'homme n'était pas le résultat d'un hasard stupide, mais était produite par la direction imprimée à deux forces invisibles, que nous avons nommées force intellective et force objective. La lumière de la Révélation divine avait fait connaître aux initiés de l'antiquité, l'existence de ces deux forces ; ils tenaient des philosophes hermétiques les procédés occultes, pour leur imprimer une direction assez puissante pour modifier l'homme physique et l'amener, par une voie progressive, à une ressemblance parfaite avec le type idéal qu'il se formait de la beauté divine. Les instruments à l'aide desquels nous allons voir les fondateurs des religions sculpter l'homme physique, seront les dogmes, les fêtes, les cérémonies, les prescriptions religieuses, spec-

tacle sublime qui nous forcera à fixer avec eux nos regards éblouis sur la splendide lumière du visage de Dieu.

Les auteurs anciens nous apprennent, dans leurs profonds écrits, que les prêtres grecs, comprenant que le perfectionnement de l'homme physique pouvait commencer même avant sa naissance, tournèrent l'esprit des femmes vers le culte d'Apollon, de Narcisse, d'Hyacinthe, de Castor et Pollux, personnifications divinisées de la beauté masculine. Rien ne leur fut plus aisé que d'embraser tous les cœurs d'une dévotion fervente pour ces aimables divinités. Par piété, les femmes placèrent leurs statues dans leurs chambres à coucher, et leurs yeux tendrement fixés sur leurs formes séduisantes, sur leurs traits d'une pureté idéale, elles les adorèrent avec amour. En reconnaissance de ce culte dévoué, ces dieux, taillés dans un marbre rayonnant de grâce et d'inspiration, leur donnèrent des enfants d'une beauté égale à la leur.

Les superstitieux (comme l'indique la racine étymologique du mot, *stare*, se tenir, *super*, à la surface), sont ceux qui n'aperçoivent que la superficie des hautes vérités ; les niais (comme l'indique la racine étymologique, *negare*, nier),

sont ceux qui les nient stupidement. Les hommes profonds sont ceux qui pénètrent, à travers le mythe et la lettre morte, jusqu'à l'esprit même de la vérité ; aussi, nous ne rejetons ni n'admettons aucune institution religieuse, sans avoir cherché auparavant les motifs secrets qui ont déterminé le législateur à l'établir. Ce mode d'examen a l'avantage de fermer les deux routes qui conduisent à l'abîme de l'erreur, et de ne laisser ouvert devant nous que la voie de la sagesse qui mène à la vérité ; car, suivant cette parole de Bacon qui éveille l'espérance dans les cœurs de tous les chercheurs d'idées qui consument leur vie en veilles laborieuses : « *Un peu de philosophie nous éloigne de Dieu, beaucoup nous y ramène.* »

Il est impossible de mettre en doute que le culte des dieux et déesses de la beauté n'ait eu une action immense sur la beauté des Grecs. En effet, nous avons déterminé et expliqué l'influence énergique des objets extérieurs sur la configuration de l'homme. On comprendra combien cette influence des objets extérieurs doit être encore plus puissante sur l'enfant non encore formé, cire molle et flexible, que sur l'homme qui, par la dureté de ses os, la fermeté

de ses chairs, oppose une résistance qui ne peut plus être vaincue que par l'opiniâtre persistance de la force objective; quand on réfléchit, de plus, que l'asile de l'enfance, pendant les neuf mois de gestation, est l'utérus de la femme, et que l'utérus reçoit ses nerfs du grand sympathique, dont la mission psychologique est de transmettre les impressions extérieures à l'être spirituel. Les philosophes hermétiques sont tous d'un avis unanime pour proclamer cette grande vérité, que l'enfant est fatalement soumis aux impressions qu'éprouvera sa mère pendant le temps de sa grossesse, et que sa configuration physique en sera invariablement modifiée. Il faut donc reconnaître une profonde connaissance des sciences occultes, à ces prêtres grecs qui, incarnant la beauté en une statue d'Apollon, étaient parvenus à mouler l'enfant dès avant sa naissance, afin de rencontrer, dans la suite, des obstacles moins énergiques pour le transfigurer en l'idéal qu'il se formait du beau absolu. Rien ne peut égaler le bonheur que ressentaient ces grands génies, quand, fixant le regard de leur âme dans l'avenir, ils contemplaient avec amour les générations qu'ils avaient enfantées à la beauté et au bonheur.

L'éducation contribuait à développer le germe de beauté que les enfants grecs apportaient en naissant, don précieux que leur avait accordé les dieux, en récompense du culte que leurs mères rendaient à leurs statues placées dans leurs chambres à coucher. Cette pureté des lignes, ce modelé des contours, cette harmonie des formes qui constituent la beauté grecque, étaient non-seulement conservés, mais encore perfectionnés par l'éducation, ce second moule dans lequel l'homme doit perdre les défauts dits de naissance, et augmenter les qualités avantageuses dont la nature l'a doué dans le sein de sa mère. Dès le jeune âge, les jeunes gens s'exerçaient à lancer le javelot, à courir sans perdre haleine, à lutter avec grâce; en un mot, à tous les exercices propres à donner de la souplesse à leurs membres, de l'élégance à leurs mouvements et de la vigueur à leur corps. Ces exercices n'étaient pas seulement destinés à en faire des guerriers redoutables aux ennemis de la patrie, mais à développer toutes les parties de leur être dans certaines proportions déterminées par l'art. Les jeunes filles apprenaient aussi à tirer tout le parti possible de leur figure et de leur taille. On leur enseignait à marcher

avec grâce, à sourire avec charme; enfin, dans une danse rapide, à frapper la terre de leurs pieds mignons, à contourner leur flanc avec cadence et volupté, sans jamais déranger les lignes du visage. Il est positif que cette habitude de garder une figure immobile sur un corps en mouvement, contribua puissamment à donner à la tête des femmes grecques, cette inaltérable pureté de profil que l'on admire, non sans justice, dans les statues grecques qui ornent nos musées.

La mythologie, en incarnant Dieu dans l'homme et dans la femme, devait avoir pour résultat certain d'inspirer les poètes et les artistes, en leur fournissant l'occasion de reproduire, d'une manière sensible, les divinités de l'Olympe. Dans leur culte, les vérités traditionnelles sont recouvertes des mythes les plus gracieux que jamais initié inventa pour dérober au peuple, encore profane, les profonds mystères de la divinité, et charmer cependant ses oreilles, séduire ses yeux et enchanter son imagination. Aussi, sous le climat toujours souriant de la Grèce, les peuples s'en tinrent au symbolisme, et s'inquiétèrent peu des vérités cosmogoniques, anthropologiques et théurgiques qu'il re-

couvrait. Ils ne virent, dans leurs dieux, que de beaux hommes; dans leurs déesses, que de belles femmes ; ils se tinrent, pour ainsi dire, couchés sous le magnifique portique du temple de la Vérité, sans se soucier d'y entrer; ils ne virent que la forme extérieure, voile magnifique que le grand Orphée, ainsi que les autres poètes des temps primitifs de la Grèce, jetèrent sur la Révélation pour affaiblir son éclat, trop vif pour les yeux débiles de la raison encore dans les langes de la barbarie la plus sauvage. La beauté d'un peuple étant toujours modifiée par les croyances, est le reflet fidèle de l'idéal qu'il se forme de la divinité. Il est évident que la beauté des Grecs fut comme le culte qu'ils rendaient aux dieux, culte dans lequel les yeux sont séduits, les oreilles charmées, l'imagination éblouie, les sens flattés, mais qui n'a rien qui porte l'âme vers Dieu. C'est un culte, ce n'est pas une religion.

Pour convaincre que l'idéal de beauté que les Grecs cherchaient se trouve en rapport avec la conception qu'ils s'étaient formée de la divinité, il suffit de faire remarquer qu'en fait de formes, ils n'appréciaient que ce qui était extérieur et tombait sous les sens. Jamais, dans un

poète grec, on ne rencontre la description d'un sentiment moral, ayant sa ligne ou son reflet sur le visage. Ce qu'ils vantent dans leurs héros et leurs déesses, c'est l'agilité des pieds, le modelé des bras, la beauté des jambes, le luisant satiné des épaules, la fermeté des chairs; c'est la beauté plastique, et non cette beauté qui naît de l'âme et fait de la tête humaine le noble relief d'un noble cœur.

Il y a deux mille trois cents ans environ, c'était fête pour le peuple de l'Attique : on allait présenter aux yeux ravis de la foule la statue du grand Jupiter, sculptée par le ciseau inspiré de Phidias. Dès le matin, l'œil fixé sur les voiles trop discrets qui la dérobaient à tous les regards, on attendait l'heure de la contempler. Tout-à-coup, les voiles se replient, et la statue apparaît dans l'inaltérable sérénité de sa majesté. Alors un cri partit de toutes les poitrines, disant : voilà Dieu! A quatre cents ans de là, en Judée, un homme, les épaules couvertes d'une pourpre sanglante, le front couronné d'épines, la chair en lambeaux, le front rougi par les soufflets, était traîné sur un balcon. Le proconsul romain Pilate, le désignant du doigt à la foule, disait : voilà l'homme! Quelque

temps après, un homme du nom de Paul disait, dans les transports d'une foi enthousiaste, aux peuples de la Grèce, qu'il fallait chasser de leurs temples les dieux qu'avaient adorés leurs pères, qu'avaient chantés leurs poètes, qu'avaient sculptés leurs artistes; qu'à la place de leur Jupiter, il leur apportait une croix, image du gibet où était mort le Juif Jésus, son sauveur et son maître. Enfin, qu'il venait substituer à la lettre qui tue l'âme l'esprit qui la vivifie. L'antiquité se laissa persuader : au culte grec succéda le culte chrétien; en conséquence, à la beauté grecque succéda la beauté chrétienne.

Apparition dans le monde de la beauté chrétienne.

> L'heure a une voix et la même voix que la prière; depuis le christianisme, elle est gémissante comme la religion du crucifié, elle se disperse en tristes et mélancoliques lamentations au sein des airs et sur les sombres multitudes.
>
> PELLETAN.

Toute conception de l'esprit humain doit avoir deux démonstrations : l'une théorique, et l'au-

tre pratique; l'une pour les yeux de l'intelligence, l'autre pour ceux des sens.

Aussi, une doctrine religieuse est un arbre qui se juge par ses fruits; ainsi le christianisme ou catholicisme a démontré sa divinité en faisant rayonner autour de la pâle figure de ses saints la lumineuse auréole de la splendeur de Dieu. Au commencement du monde, nous avons vu l'homme vivant uni à son créateur; nous avons contemplé le bonheur de sa vie, la beauté de son visage, jusqu'au jour fatal où, s'étant séparé de Dieu, il s'animalisa par les plus immondes turpitudes. Alors, d'être simple, immortel, il devint être mixte, soumis, quant à son corps, à la décomposition, à la maladie, à la corruption et à la mort. Posant en principe que les parents transmettaient immuablement leur individualité augmentée des perfections acquises ou des dégradations subies, nous avons montré l'échelle mystérieuse des êtres dont le pied est plongé dans l'abîme, dont le sommet se perd dans l'atmosphère sereine de la pure lumière. Nous avons vu l'humanité se matérialiser de génération en génération. A mesure qu'elle descendait, la corruption envahissait sa chair et l'animalisait. Le peuple grec masqua cette com-

position sous des fleurs, mais ne l'arrêta pas ; c'en était fait de la société, elle touchait à l'abîme quand Dieu, en incarnant Jésus, son fils unique, l'arracha à la mort et la fit remonter vers le ciel.

Le taurobole de Mithras, en apprenant aux initiés que pour parvenir à la lumière supra-intelligible qui unit l'homme à Dieu il faut mortifier sa chair, donna naissance au sacrifice des animaux sur l'autel de la divinité, symbole de l'immolation de la matière, moyen unique de réconciliation entre Dieu et l'homme. Mais ce symbole, incompris par les peuples de l'antiquité, était inefficace pour arrêter la corruption du monde qui se mourait ; quand les Mages de Chaldée, détournant leurs regards d'un présent affligeant, aperçurent, rayonnant à l'horizon de l'avenir, une étoile, leur noble cœur en tressaillit de joie, et eux, que toute l'antiquité intelligente était venue consulter avec une pieuse vénération, comme les représentants de la divinité sur la terre et les dépositaires de la vérité éternelle, prirent à leur tour le bâton du pèlerin voyageur, et, guidés par l'étoile comme par un ange de lumière, ils arrivèrent à Bethléem. Là, ils prosternèrent la royale majesté

de leurs cheveux blanchis dans l'étude, devant un petit enfant couché dans une étable. C'est que cet enfant était celui qui devait mettre un terme aux sacrifices des peuples païens, en remplaçant le taurobole par la croix, le symbole par la réalité, et enseigner, en offrant volontairement son front aux épines, sa chair aux lanières de cuir, ses pieds et ses mains aux clous qui devaient les attacher au gibet et se rouiller dans le sang de ses blessures, que le sacrifice que Dieu demande à l'homme, c'est celui de sa chair, et que pour rentrer en grâce avec lui, il faut que l'homme soit tout à la fois sacrificateur et victime.

Il y a deux noms par lesquels l'Eglise a coutume de désigner le Verbe incarné dans le sein de la Vierge Marie : l'un mouillé de sang et de larmes, l'autre resplendissant de gloire et de lumière. C'est qu'il y a deux pages dans la vie de l'homme-Dieu, comme dans celle des héros et des saints. Aujourd'hui la lutte, demain la victoire. Jésus, mot qui signifie *sauveur*, est ce Juif crucifié qui a sauvé l'humanité en lui traçant le chemin sanglant vers l'immortalité. Jésus, c'est l'enfant du peuple qui naît dans une étable; un artisan qui manie la hache et le ra-

bot, un orateur de grand chemin, sans gîte et sans argent, un séditieux battu de verges devant une populace, une tête couronnée d'épines, une figure rougie de soufflets, souillée de crachats, enfin un homme qui, renié, désavoué par ses disciples, expire sur une croix aux applaudissements de tout un peuple qui insulte lâchement, par ses outrages et ses plaisanteries, aux tortures de son agonie. Tournons ce sanglant feuillet, voyons ce que c'est que le Christ, mot qui signifie *illuminé de l'esprit de Dieu.* Le Christ est le Messie promis depuis quatre mille ans. Enfant-Dieu, adoré par les rois, ses pieds marchent sur les flots soulevés de la mer, sa main force les sépulcres à lâcher leur proie, sa mort volontaire et toute-puissante est suivie d'une résurrection victorieuse, puis d'une ascension glorieuse au ciel où il est assis à la droite du Père pour l'éternité. Afin de marcher sur les traces de Jésus et de mériter le titre glorieux de chrétiens, il faut lutter avec courage et persévérance, il faut, suivant saint Paul, être crucifié avec Jésus pour ressusciter glorieusement avec lui.

La venue du Christ ne fut pas seulement un fait divin, mais un fait social. La notion du

bien et du mal, comme un phare battu et aveuglé par les tempêtes, ne jetait plus dans la conscience humaine qu'une lueur pâle et indécise. L'anarchie était à son comble; le patricien engraissait les poissons que l'on devait servir sur sa table, avec le sang et la chair de ses esclaves; ces derniers secouaient leurs chaînes avec furie, espérant en les brisant rendre à leurs mains la liberté nécessaire pour venir se poser sur la gorge de leurs maîtres et les étouffer. Puis, à l'horizon, une ligne noire s'avançait menaçante; c'étaient des barbares qui, abandonnant leurs forêts, marchaient vers Rome. C'était l'ignorance et la cruauté qui couraient se jeter dans les bras de celle que l'Apocalypse appelle la grande prostituée des nations; toujours altérées de volupté et de sang, qu'allait-il naître de cette infâme union? Les ténèbres et la mort. Quand apparut Jésus-Christ, un glaive dans une main, un flambeau dans l'autre, il ne parodia pas Spartacus en appelant aux armes ceux qui ne possédaient rien contre ceux qui possédaient, les esclaves contre les maîtres. Il savait que si Spartacus avait triomphé, rien n'aurait été changé dans le sort des peuples. La bure de l'esclave aurait remplacé la toge du patricien, et la tyrannie se-

rait devenue plus cruelle en changeant de mains. Mais, par ses préceptes et ses exemples, il arma l'esprit contre l'implacable despotisme de la chair; et, du moment où l'âme ne fut plus asservie, échappant au lien terrible de la chair, elle rayonna dans le temps et l'espace. Dès qu'elle eut aperçu l'ineffable béatitude que Dieu réserve à ses élus, la grande question sociale fut tranchée; en effet, ces hommes qui tout à l'heure maudissaient la tyrannie de leur maître, la bénissent maintenant, et baisent leurs chaînes; car chaque coup qu'ils reçoivent, chaque tourment qu'ils endurent en usant leur corps, les fait avancer d'un pas vers le jour du grand triomphe de la mort, où leur âme s'envolera, sur les ailes de l'amour, vers Dieu, leur créateur et leur père. Quant aux maîtres, ils ne tarderont pas à déposer leur tyrannie pour embrasser l'humilité, préférant le royaume des cieux aux richesses périssables de cette terre. C'est ainsi que les classes ennemies se réconcilièrent et s'unirent en une étreinte d'amour sur le cœur de Jésus-Christ.

Croire, comme beaucoup d'écrivains de nos jours, que le christianisme a introduit la laideur, est une opinion profondément erronée, et

dont nous démontrerons facilement la fausseté. Tout en rendant justice à l'irréprochable pureté de ligne, l'heureuse proportion des formes qui constituent la beauté grecque, nous avons été forcé de reconnaître, qu'extérieure, immobile et matérielle, elle manquait de cette vie et de cette animation complètement nécessaire de la perfection physique, et qui vient de l'épanouissement de l'âme sur les traits qu'elle transfigure divinement.

La religion chrétienne ne tendait pas à supprimer le corps pétri par les mains divines et savantes de Dieu lui-même, mais à le soumettre à l'âme, dont il doit être le sanctuaire et non la sombre prison. Le corps, nommé dans les doctrines indienne et égyptienne des gymnosophistes, tombeau de Pluton, linceul de corruption, a été divinisé depuis que le Christ en a pris un dans le sein de Marie, et l'a supernaturalisé en lui faisant traverser son sépulcre. Pour former l'homme intellectivement, le paganisme n'avait que des mythes gracieux ; le christianisme a des idées sublimes, des vérités éternelles. Pour le former objectivement, le paganisme mettait devant ses yeux les palais de Rome et les statues de la Grèce. Le christianisme, déchirant le voile

des sens par la mortification, illuminant l'âme par la lumière de l'Esprit-Saint, a entr'ouvert la voûte des cieux pour lui faire contempler, dans l'extase et le ravissement, les éblouissantes réalités de la vie future.

Depuis le grand drame du Calvaire, à cette tranquille immobilité des lignes du visage, qui est le caractère distinctif de la beauté antique, a succédé je ne sais quelle douce expression de mélancolique souffrance et de résignation qui attire les cœurs par un charme indéfinissable. C'est que, depuis la mort du fils de la Vierge Marie, le monde n'est plus une salle nuptiale splendidement éclairée; la vie, un banquet auquel Jupiter convie chaque génération à son tour, auquel la philosophie épicurienne conseille d'assister le front couronné de fleurs et de boire l'ivresse dans des coupes d'or, couchés nonchalamment sur des lits moelleux, dans les bras voluptueux de courtisanes à demi nues.

La terre est devenue un lieu d'exil, une vallée de larmes, un temps d'épreuves durant lequel l'être intérieur doit travailler à se dégager de la matière, en usant la chair par le jeûne, la mortification, les courses nomades à travers les lieux sauvages et inhabités, afin que, se dépouil-

lant du voile charnel comme d'un vêtement, il reprenne possession de son Dieu au jour bienheureux de la mort, que l'Eglise, dans son langage profond, nomme les *noces éternelles*, où les âmes, ces vierges de l'Ecriture qui veillent jour et nuit avec vigilance en attendant l'époux, voleront, blanches et pures fiancées, pour s'unir dans le ciel à leur bien-aimé. La vision de l'âme, ou faculté prophétique, a une merveilleuse analogie avec celle des sens; pour que les yeux du corps aperçoivent un objet, il est nécessaire de lever le voile de chair que l'on nomme paupière, et de dissiper les ténèbres, ce second voile de la lumière ; pour que les yeux de l'âme pénètrent à travers l'espace et le temps jusque dans l'éternité, il faut que la chair qui voile sa vue soit rendue transparente par la mortification, et que la lumière de la grâce fasse rayonner l'âme à travers le corps spiritualisé. Le christianisme ferme, pour ainsi dire, les yeux des sens aux beautés de cette terre, pour ouvrir les yeux de l'âme et leur faire contempler les ineffables beautés et la rayonnante lumière de cet océan de divines clartés, de cette source d'éternelles délices, que l'Eglise nomme le Paradis. Ce splendide spectacle a eu pour résultat

d'enlever l'humanité à la terre par les suaves ravissements de l'extase divine. Le corps, drapé dans les plis droits de ses vêtements comme dans celui d'un linceul, ressembla à celui de jeunes fantômes se dressant à l'appel harmonieux de la voix de Dieu, à celui des morts arrachés au sommeil du tombeau pour revenir sur la terre. Aussi, leur tête illuminée de la pure lueur de l'autre vie, laissa transparaître sur ses traits embellis les célestes béatitudes réservées par Dieu à ses élus. Leur front resta invinciblement tourné vers le ciel, leurs regards, transperçant l'azur, semblèrent vouloir pénétrer au travers l'espace et contempler Dieu face à face dans les tabernacles éternels; en un mot, l'humanité, effleurant à peine la terre du pied, vivait dès cette vie dans le ciel d'une vie de béatitude infinie.

L'homme, dans ces temps de foi, était tout à la fois sacrificateur et victime, persécuteur et patient; il armait avec une joie farouche sa main du fouet de la mortification pour flageller et ensanglanter sa chair. Il revêtait son corps d'une chemise de crin appelée *cilice*, le roulait sur un lit d'épines afin d'éteindre dans son sang le feu de la concupiscence; en un mot, ce corps que l'antiquité avait tant exalté, il finit par l'en-

sevelir dans le linceul du crucifié ; mais, comme celui du Fils de Dieu, il en sortit splendidement supernaturalisé, doué d'une beauté qui surpasse les beautés grecques de toute la hauteur qu'il y a entre le corps et l'âme, le fini et l'infini. Les formes étant toujours un résultat des croyances d'un peuple, celles des chrétiens, empreintes d'un profond spiritualisme, ont eu une immense analogie avec ce culte. En effet, le front bas et écrasé comme le fronton d'un temple grec, prit une forme ogivale, les yeux s'agrandirent et s'animèrent, la chair, d'une transparence opaline, devint semblable à un globe d'albâtre qui laisse transparaître une clarté voilée, et rayonna d'une grâce idéale et sans pareille ; les lèvres se divinisèrent sous l'hostie, la tête se moula sur celle du Christ d'un ovale si merveilleusement pur, les mains gagnèrent en blancheur et en délicatesse. Mais ce qui distingue surtout la beauté chrétienne, c'est cette lueur de l'autre vie qui, se reflétant doucement sur les traits, les a, suivant l'expression latine, *angelisés*. Oui, le christianisme a ouvert aux yeux des chrétiens le ciel ; et la forme, ce splendide vêtement de la civilisation, est devenue séraphique, Quand le Verbe ressuscité fut monté

au ciel, il envoya au monde l'esprit inspirateur des prophètes, qui, reposant en gerbe de feu sur les apôtres assemblés, illumina l'âme et lui permit de plonger, au-delà du monde et des sphères créées, son regard dans les immenses profondeurs de l'éternité.

L'Eglise catholique, arrachant au front de l'humanité sa couronne de roses, l'avait remplacée par une couronne d'épines ; brisant la coupe des voluptés, elle avait tendu à sa main le calice du Dieu-martyr ; puis, par des macérations constantes, des jeûnes prolongés, des pénitences inouïes, elle usa la nature, elle usa les saillies provocantes de la chair que le culte grec avait pris tant de peine à développer dans d'harmonieuses proportions ; puis, détournant les yeux de dessus la terre, que l'art, la culture, le luxe avaient pendant plusieurs siècles travaillé à couvrir d'un tapis de fleurs, à orner de palais et de statues, elle les éleva vers le ciel. Mais, pour le contempler, il faut renoncer à la sage raison de ce monde et embrasser la folie de la croix ; car, tous connaissent cet axiome sur lequel sont basées les doctrines des fondateurs de religion. C'est à travers un corps usé par les mortifications que l'âme contemple les

temps, l'espace et l'éternité. C'est en vertu de cette loi que Jésus disait : Bienheureux ceux qui souffrent ; car le rayon divin que Dieu met au front de ceux qui doivent aller au ciel, pour les désigner à la vénération des fidèles pendant leur vie et après leur mort, n'illumine que des figures amaigries, des traits décharnés qui reflètent la pâleur glacée du Christ expirant. On peut objecter que le magnétisme, sans mortification de la chair, peut entr'ouvrir le ciel aux extatiques somnambuliques. Cette objection pourrait avoir quelque fondement, si toute personne pouvait devenir somnambule lucide, si la lucidité, au lieu d'être capricieuse et fugace, était constante ; en un mot, si cet état, au lieu d'être un phénomène factice résultant de la liberté rendue à l'âme par l'anéantissement momentané de la chair engourdie, des sens éteints, du corps plongé dans un étrange sommeil, était un état naturel, une vue avec souvenir. Oui, l'extatique, pendant son sommeil, est belle comme les têtes de madone de Raphaël, reluisante d'onction et de grâces célestes, éclairée des lueurs de l'autre vie. Mais, d'un souffle, vous éteignez cette auréole de beauté factice.

Les initiés chrétiens, sous le nom de *francs-*

maçons, n'ont pas abandonné la structure physique de l'homme aux fantaisies d'un aveugle hasard. L'Eglise, en appelant les générations dans les temples, a eu pour intention de les configurer par la puissance mystérieuse des forces objectives et intellectives qu'elle y a pour ainsi dire concentrées et voilées sous la magnificence de son culte et de ses cérémonies. Le catholicisme, par l'harmonie de ses chants, par l'encens qui s'envole en fumée bleuâtre des urnes balancées, ravit l'âme et la porte vers Dieu. Par les statues de ses saints, pour la conservation desquels il a versé le sang de ses martyrs sous la hache des princes iconoclastes, il met sous les yeux des types d'une grandeur et d'une beauté idéale. En représentant Satan comme un type de laideur, et les anges comme un type de beauté, il révéla cette grande loi de la beauté qu'il rendit sensible à tous les yeux : c'est que le bien embellit et que le mal défigure. Aussi, persuadés de cette vérité, les initiés de l'antiquité, ne pouvant empêcher la laideur morale, l'empêchèrent d'apparaître sur les traits en immobilisant les lignes du visage par l'éducation. Enfin, la construction des cathédrales, leur voûte élevée, leurs arcades ogivales,

par une force objective, élevèrent le sommet de la tête, grandirent le front qui présenta une singulière analogie avec l'ogive ; mais, en développant le haut de la tête, siége des penchants élevés, des inclinations vertueuses, des sentiments religieux, elle fit des générations chrétiennes, des peuples généralement portés à l'amour du bien, à la connaissance de la vertu et à la contemplation de la beauté éternelle qui est Dieu. La forme d'un vaisseau donné aux cathédrales, le nom si joli et si mystique de nef qu'elles ont conservé, montre que dans l'esprit des hommes de foi qui les ont construites, elles étaient des navires toujours en partance, qui recueillaient tous les pèlerins errants et vagabonds qui avaient usé leurs bâtons, ensanglanté leurs pieds à courir après le bonheur, et les conduisaient aux rives bénies de l'éternité.

Renaissance de la chair.

La réforme a déformé l'humanité.
La liberté a du sang au cœur, mais elle n'en a pas à ses pieds.

Cependant, la chair asservie était toujours en

lutte avec l'esprit : duel étrange entre l'homme extérieur et l'homme intérieur. Le corps de l'humanité crucifié avec celui de l'homme-Dieu avait répandu son sang à flot; il conserva longtemps la mate blancheur des statues d'albâtre; mais, peu à peu, la vie recoula effrénée dans ses veines, et avec la vie les passions, qui naissent des convoitises de la chair. Au lieu de redoubler de jeûnes, d'austérités et de pénitence, l'homme travailla graduellement à s'affranchir de ses pénibles obligations; alors la beauté chrétienne commença à décliner, et la beauté païenne à remonter à l'horizon. La chair, contenue, comprimée et mâtée, commença à renaître. Cette réapparition des formes de la beauté antique se nomme dans l'histoire *renaissance*. Ce fut l'arrêt des progrès du christianisme, car les sens s'étendirent bientôt comme un épais nuage devant les yeux de l'âme, la porte des cieux lui fut fermée de nouveau, et ses regards se portèrent avec inquiétude vers la terre où nul rayon de pure lumière ne vint rendre la sérénité au front assombri, la chaleur au cœur glacé, la lumière à l'intelligence attristée par les souvenirs d'une félicité perdue. Mais, tandis que la forme grecque était modelée habilement par

l'éducation et le culte grec, celle de la renaissance, ne recevant aucune direction, demeura inculte et livrée au hasard ; elle fut infléchie par tous les milieux qu'elle traversa ; barque abandonnée sans pilote à la furie des flots, elle vogue encore indécise vers des rivages indéterminés.

Tout, dans la religion du Christ, tend à arracher l'esprit de vie des sens et à le porter dans l'âme. Tout, au contraire, dans le paganisme, tend à arracher la vie de l'âme pour la porter dans les sens où elle éveille les désirs et surexcite les passions. La renaissance tenta la réconciliation de la chair avec l'esprit, oubliant la parole du Christ qui déclare en vérité et non en paraboles, que nul ne peut servir deux maîtres; ignorant cet aphorisme des sciences occultes : Il est en ce monde deux puissances toujours en lutte, la lumière et les ténèbres. Aussi, avec la renaissance, disparut cet esprit de recueillement intérieur qui, comme l'indique le mot, recueillait la vie et la portait dans l'âme pour en faire un sanctuaire digne du Tout-Puissant. C'est l'esprit de vie qui épure le cœur et le transforme en un tabernacle vivant. L'Eglise nomme œuvre d'édification (des mots *facere*, faire,

ædes, un sanctuaire), toutes pratiques religieuses ayant pour résultat de faire de l'âme un asile digne du Très-Haut en y portant le feu sacré de la lumière et de la vie. Les trois états de l'âme se nomment la ferveur, la tiédeur, puis la froideur. La vie de l'âme, c'est le feu éternel que les Vestales, vierges du paganisme, entretenaient sur les autels de Rome. C'est cette lampe allumée, confiée à chacune des vierges de l'Evangile, afin qu'elles en protégent avec leurs blanches mains la flamme qui vacille au souffle du monde et menace de s'éteindre dans la nuit des sens. Cette pure clarté, qui illuminait l'âme, la faisait rayonner vers Dieu, puis la laissait pénétrer, à travers les profondes immensités de l'infini, jusqu'au monde des causes primordiales où l'on voit les colonnes de granit de l'édifice social et religieux, pâlit et s'évanouit; alors d'épaisses ténèbres envahirent l'entendement humain, et le voile du temple, déchiré par la mort du Dieu-martyr, s'étendit de nouveau entre l'homme et Dieu, entre le temps et l'éternité.

La renaissance de la chair fut aussi celle du péché, représenté dans le paganisme par l'hydre de Lerne qui, de ses sept têtes sans cesse renaissantes, suce avec une volupté féroce le

sang du peuple. C'est la bête aux sept têtes de l'Apocalypse, appelée par l'Eglise catholique *péchés capitaux* (de *capita*, les têtes, *pecus*, d'animaux). Le péché, suivant les hautes doctrines des philosophes cabalistes, est un tyran qui martyrise l'humanité et s'engraisse de sa substance. C'est lui qui élève l'anarchie comme un mur et empêche les âmes de s'unir en Dieu et par Dieu. Dans ce siècle, il y a un mot magique à l'aide duquel on arme le bras des peuples, pour lequel des flots de sang coulent depuis celui qui s'échappa des veines béantes de l'homme-Dieu sur le Calvaire ; ce mot est *Liberté*. Au seul mot de la liberté, le cœur palpite, le regard s'enflamme, le cerveau bouillonne, le sang circule avec héroïsme dans les veines, les poitrines affrontent sans crainte les baïonnettes, les royautés s'enfuient comme des feuilles détachées qu'emporte un vent d'automne, les révolutions se produisent et s'avancent triomphantes; mais la liberté, idéal brillant, semble fuir toujours devant l'humanité. En s'envolant à ses yeux vers des régions plus éthérées, elle lui apprend que son séjour est plus haut, et que, blanche déité, elle ne bivouaque pas sur les ruines dans une atmosphère imprégnée de poudre,

noire de fumée ; elle a du sang au cœur, mais elle ne foule pas les cadavres, elle ne rougit pas ses pieds dans le carnage. Aussi, tout homme qui a vécu et lu assez pour voir deux révolutions, ne croit plus à la liberté, qu'il considère comme un mot dont abuse l'ambition pour exalter les jeunes têtes, enflammer les cœurs généreux et armer les bras contre le souverain qu'elle veut remplacer. Pour nous, un mot est quelque chose, surtout lorsque, comme celui de liberté, il préexiste à l'homme et au monde. La liberté est pour nous ce qu'elle était pour Philon, l'un des plus grands philosophes de l'antiquité. Elle est le nombre 50, elle est la vie spirituelle des sociétés. Si nous décomposons ce chiffre, d'après les règles de la cabale, nous trouvons qu'avant d'avoir un peuple libre, il faut qu'il y ait auparavant des hommes libres; car la société n'est que l'homme multiplié par l'homme. Il faut donc que l'homme commence à combattre en lui la tyrannie des sens; quand l'âme sera souveraine et le corps asservi, les âmes s'uniront avec amour en Dieu et par Dieu; car l'anarchie, tyran de ce monde, est la royauté de la chair et non de l'esprit. Si les hommes s'entre-déchirent, si la richesse exploite la pau-

vreté, c'est que l'homme n'a pas tué l'hydre aux sept têtes qui est en lui ; c'est l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse qui ont défiguré l'homme et ont mis dans ses yeux un regard d'hyène, sur ses lèvres une bouche de serpent, dans ses mains un poignard pour se frayer un chemin au détriment d'autrui et pouvoir repaître son orgueil d'honneur, son avarice d'or, sa luxure de courtisanes, son envie de sang, sa gourmandise de vin, sa colère de vengeance, sa paresse du fruit des labeurs des autres. Il ne suffit donc pas, pour émanciper un peuple esclave, d'écrire sur les murs *liberté*, et, le marquant au front du signe des affranchis, de lui dire : Tu es libre. Il faut que l'homme ait l'héroïsme d'étouffer en lui l'hydre du péché, et surtout qu'il n'oublie pas que la tradition mythologique nous apprend que les têtes de ce monstre renaissent toujours ; que la vie de l'homme libre sur la terre est une lutte continuelle, mais qu'aux cieux sa félicité sera éternelle. Du moment que l'âme asservie ne put plus rayonner dans ce vaste domaine de l'espace et atteindre aux vérités sublimes, l'homme, réduit à la vue bornée des sens, n'aperçut plus l'utilité des institutions et

pratiques religieuses ; car il est philosophiquement impossible que la raison soit assez étendue pour pouvoir comprendre l'importance et l'influence mystérieuse des cultes et des institutions religieuses qui exercent leur bienfaisante action dans le domaine infini du temps et de l'espace.

L'antiquité avait recherché le beau, le christianisme le devoir, qui est le beau suprême uni au bien suprême ; la renaissance rechercha l'utile. Alors, la corruption envahit de nouveau le corps qu'elle matérialisa; la vue de l'âme étant voilée par le nuage des sens, l'homme ne fut plus en état de comprendre la haute portée civilisatrice du culte catholique, de saisir la réalité des vérités révélées, le sens mystérieux des Écritures ; enfin, l'utilité des commandements de Dieu et de l'Eglise, dont la rigoureuse observance a eu pour résultat de transformer le monde païen, ce bagne où l'on n'entendait que bruits de chaînes et coups de fouet sur la chair saignante des esclaves, en une famille, et de réintégrer l'homme dans son état de dignité primitive en le réunissant à son Dieu. La vue de l'âme, qui n'était limitée ni par le temps, ni par l'espace, fut remplacée par celle de la rai-

son humaine ; or, la raison humaine, comme l'indique sa racine étymologique, n'étant qu'une opération du cerveau qui saisit un rapport, une analogie, devint le lit de Procuste, où toutes les institutions surhumaines du christianisme furent étendues et rognées impitoyablement; car, ne connaissant que le domaine des sciences naturelles, elle y cherchait vainement des analogies avec le surnaturel qui est l'essence et la vie de toutes les religions. Cette analogie, qui seule ramènera les esprits sérieux et qui raisonnent aux croyances catholiques, existe dans le domaine lumineux des sciences occultes, dont la clé est la cabale, et dont le seuil est le magnétisme. La renaissance a mis les ténèbres dans l'entendement, le désespoir dans les cœurs en sapant l'édifice religieux jusque dans ses fondements ; mais le Seigneur a travaillé à le construire, le diable usera ses griffes, il ne le renversera pas, car sa base est plus dure que le diamant.

La réforme aurait rendu d'immenses services si, au lieu de convier les hommes au désordre de l'insubordination et de la débauche des sens, elle les avait ramenés à l'austérité du christianisme. Un moine défroqué, Martin Luther, ou-

vrit la lutte. Il soumit la religion à l'examen; il cita au tribunal de la raison les institutions religieuses d'où était née la civilisation. Il supprima, en son nom, les pratiques les plus nécessaires du christianisme, les institutions établies par les conciles, ces assemblées vénérables où l'esprit de lumière siégeait en l'âme des évêques assemblés, où la vérité éternelle rendait ses oracles par leurs levres inspirées. Du jour où il eut proclamé la souveraineté de la raison humaine en matière de croyance, tous les principes constitutifs des sociétés furent mis en question et niés par tous les esprits trop étroits pour en comprendre la portée sublime. La seule règle fut l'utilité particulière; le seul Dieu, l'argent. La poésie et l'art furent exilés des temples de la religion nouvelle, comme des êtres inutiles et parasites, par la réforme, vieille mégère économe, moins intelligente que le paganisme, qui les avait placés sur la route du Parnasse, comme des guides ailés inspirateurs qui avaient mission de conduire l'homme à la lumière et au bonheur; moins sagace que le christianisme, qui leur avait donné asile dans ses temples, parce qu'il comprenait qu'en charmant les oreilles et séduisant les yeux, les arts

faisaient songer au ciel. L'esprit du protestantisme étant un esprit d'égoïsme, le confortable, l'utile, ont détrôné le beau. L'industrie a remplacé l'art par la spéculation et l'agiotage, cet impôt usuraire levé sur l'inexpérience et la bonne foi des actionnaires. Aussi, il est juste de reconnaître que la richesse perdit son inviolabilité sacrée aux yeux du peuple, du jour où, au lieu d'être le fruit des sueurs des ancêtres, capitalisées par l'ordre et l'économie, elle fut le résultat d'un coup de dé sur le tapis vert de la Bourse.

L'industrialisme a fait de l'homme, nommé par le grand Hermès Trismégiste, un Dieu terrestre, une machine soudée tout le jour à une mécanique. Or, il prend l'enfant dès ses plus jeunes années, et l'attache, durant les longues heures du jour, à un travail uniforme qui, au lieu de développer ses membres dans d'heureuses proportions, dévie sa taille, étiole tout son être dans l'atmosphère malsaine d'une fabrique. Aussi, rien de plus affligeant que ces populations maladives et décharnées de toutes les villes manufacturières, difformes dans leurs membres, rachitiques dans leur taille, laides dans leur visage, sombres dans leur regard, malpropres

et déchirées dans leurs vêtements, qui vivent comme des brutes en ce monde, plongées dans la fangeuse ignominie de la débauche et de l'ivresse. Que les bouches hypocrites ne mentent pas en disant que les souffrances et les blessures saignantes que fait l'industrie sont profitables au grand nombre ; car, du sein des populations en haillons qui meurent de faim dans Londres, la ville la plus industrielle du monde, s'élève la voix de la misère la plus immense de l'univers, et, plus haute que le grincement du fer, que le cri des poulies, elle les démentirait en disant que le résultat des travaux qu'exécute sans relâche une population nombreuse d'ouvriers jusque dans les entrailles de la terre, pour en extraire le charbon, vie de l'industrie, est d'enrichir un petit nombre de mylords, gonflés de superflu, reluisant d'embonpoint, qui vont parcourant la terre et les mers pour tâcher d'échanger leur or contre le bonheur, et qui, après avoir visité tous les pays, abordé à tous les rivages, découragés par l'inutilité de leurs tentatives, le cœur sec, le front morne, atteints du *spleen*, se coupent la gorge avec le tranchant d'un rasoir.

Influence des Fêtes, Jeux, Spectacles, sur la Beauté.

> Il y a une bien singulière analogie entre les têtes des peuples et leurs monuments.
>
> ALEXANDRE DUMAS.

> Un habile auteur dramatique qui serait, de plus, profond philosophe, changerait à son gré la figure d'un peuple, la physionomie d'un siècle.

C'est une étude curieuse et d'un haut enseignement philosophique, que de rechercher le but vers lequel ont tendu tous les hommes qui se sont faits les instituteurs du genre humain, en établissant, en l'honneur de la divinité, des fêtes composées de combats et de représentations théâtrales. Les esprits forts, élevés à l'école de Voltaire, haussent les épaules et ricanent en voyant un peuple civilisé immoler un taureau à ses dieux. Maintenant que nous sommes initiés à la haute signification symbolique de ce sacrifice, leur étonnement nous ferait rire à notre tour, s'il ne nous faisait pas pitié. Les jeux, spectacles et combats institués en l'honneur des dieux, qui faisaient partie du culte

païen, et étaient, pour toute une nation, des jours d'allégresse, ont eu une trop grande influence sur la beauté humaine, pour que nous n'aimions pas à arrêter quelque temps nos regards sur ces institutions, dont les ruines, semblables à celles des monuments cyclopéens, apprennent qu'il exista, dans l'antiquité, une philosophie civilisatrice et progressive qui, semblable au char de feu du prophète Elie, descendait des cieux sur la terre pour y prendre l'humanité et la conduire vers Dieu.

Les jeux institués en l'honneur des dieux n'avaient pas seulement pour mission de perpétuer la mémoire de leurs exploits sur la terre, mais encore de diviniser, pour ainsi dire, les exercices de gymnastique établis par le législateur pour développer les membres dans les proportions déterminées par l'art, afin d'offrir aux yeux ces formes souples, gracieuses et nerveuses, qui constituent la beauté antique. Ces jeux étaient non-seulement une leçon publique de force et d'adresse que recevait la jeunesse, mais encore un moyen d'exciter son émulation et de l'arracher à la mollesse en lui inspirant le désir de concourir sous les yeux de la Grèce assemblée, et d'illustrer sa patrie en rempor-

tant le prix du pugilat, de la lutte ou de la course, simple couronne de feuilles vertes plus précieuse à leurs yeux que le diadème des rois ; car, par une solidarité étroite, par un patriotisme bien entendu, les instituteurs des jeux pythiques, néméens et isthmiques, avaient fait en sorte que la couronne fût pour le vainqueur, et que l'auréole de la gloire s'en allât resplendir au front de la cité où il était né. La mission d'un culte est de cultiver les hommes ; or, il est impossible de les cultiver sans imprimer une direction à l'esprit de vie, ce feu vivant et générateur des Perses. Aussi, tout culte qui laisse déformer les membres des enfants et ne travaille pas, comme le culte grec, à les ramener à la beauté par le spectacle de jeux où l'on rivalise de force, de grâce et d'adresse, ou par des exercices corporels habilement organisés, est sans efficacité pour empêcher une nation de se dégrader, une race de s'abâtardir. La grandeur d'une civilisation, la physionomie d'un siècle, ne résident pas dans le bas prix des vêtements, dans la rapidité des trajets, mais dans l'état moral, physique, intellectuel, d'une population rayonnante de joie, de bonheur et de beauté.

La mission d'un législateur est de rétablir les liens d'amour et de fraternité entre tous les hommes; mais ces liens naissent d'eux-mêmes entre des êtres beaux et charmants. Aussi, nous avons vu avec étonnement une multitude de réformateurs de nos jours qui, ayant tous la prétention de changer la face du monde, n'ont pas indiqué le moindre procédé pour réformer l'homme au physique. Pour nous, nous n'hésitons pas à proclamer que le jour où l'homme aura retrouvé sa beauté primitive, sera aussi le jour de la fraternité universelle, de l'avènement du Dieu d'amour; alors, un soleil nouveau se lèvera souriant sur le monde, il n'éclairera plus de ses lueurs sinistres des scènes de carnage, les pavés des rues ne seront plus tachés de sang, les places publiques ne retentiront plus des rugissements de haine plus féroces que ceux qu'ont jamais ouïs les échos des bois; mais ils verront des flots de pure lumière luire sur des peuples qui n'auront plus qu'un même cœur, toujours palpitant du grand amour de Dieu. Il ne faut donc pas traiter de rêveurs les législateurs qui instituèrent les fêtes et les jeux dans l'antiquité. Ils avaient tous compris que les lois les plus fortes, pour réunir les hommes en Dieu

et n'en faire qu'une seule famille, sont celles de la grâce, lien invisible et mystérieux qui, par un doux ravissement, arrache les cœurs et les réunit; car, suivant ces paroles que nous empruntons à l'initiation chaldéenne, et qui, pour se trouver dans des auteurs païens, n'en sont pas moins divines : *la beauté est la fille de l'onde et de la lumière*. Elle est mère de l'amour, grande loi de toute la nature, puisque le monde est éclos d'un baiser de Dieu. Le progrès est la main invisible d'un puissant artiste, qui embellit l'humanité et sculpte divinement la matière vivante. Cherchons donc, suivant la parole du Christ, le royaume des cieux, et la beauté nous sera donnée comme par surcroît, car elle n'est qu'un reflet bien faible de la divine lumière.

Il nous est impossible d'échapper à l'austérité du mysticisme ; car, pour atteindre aux vérités sublimes (du mot latin *sublimes*, élevées), nous avons été obligés de remonter jusqu'au monde des causes primordiales, où le brillant soleil de la vérité rayonne au-dessus des sombres nuages de l'erreur. Tous les législateurs ont reconnu que le seul moyen de réunir les hommes était la puissance attractive de la grâ-

ce, subtile émanation qui s'échappe d'un beau corps. Ils ont tenté, par tous les moyens, d'en doter l'humanité ; pour eux, la laideur, c'est le vice, c'est Satan. La beauté, c'est la parure de la divinité elle-même, le privilége des anges. Maintenant, nous allons emprunter à un des médecins les plus distingués de ces temps, M. Royer-Collard, quelques détails d'organoplastie hygiénique, et il ne sera pas sans utilité de voir que, pour l'entraînement des boxeurs, on se sert des mêmes moyens employés par les législateurs de l'antiquité pour faire de leur nation un peuple robuste et beau : « Une force prodigieuse, une adresse singulière, une insensibilité aux coups qui passe toute croyance, et en même temps une parfaite santé, tels sont les phénomènes que nous présentent les boxeurs, et qui les rendent assurément fort différents des autres hommes. Comment se sont-ils ainsi modifiés? voilà la question. Est-ce par l'habitude des combats? On serait tenté de le croire; on sait, en effet, que le corps s'endurcit aux coups et à la fatigue. Mais les débutants, ceux qui s'essayent à ce pugilat pour la première fois, ressemblent, sous ce rapport, à ceux qui ont vieilli dans la pratique. Si ces hommes

se sont fait, pour ainsi dire, un nouveau corps et de nouveaux organes, c'est donc par les préparations qu'ils ont subies, par l'éducation spéciale qu'ils ont reçue, par l'entraînement, la condition, pour parler leur langage ordinaire, c'est-à-dire par le régime. L'adresse, la force, la souplesse, l'insensibilité aux coups, voilà, au dire d'un homme des temps modernes, membre de l'Académie de Médecine, les résultats certains que les boxeurs recueillent des exercices auxquels on les soumet. Combien ces qualités physiques, transmises de père en fils, développées par l'éducation, devaient être remarquables chez les peuples de l'antiquité. Combien ne devaient-elles pas leur être plus nécessaires qu'à nous, quand on réfléchit qu'alors tout homme était soldat, et qu'un combat dégénérait toujours en une lutte corps à corps. Les législateurs, dont le cœur généreux vivait préoccupé du bonheur de leur patrie, comprirent que l'on ne pourrait mettre en plus grand honneur les exercices corporels, qu'en enseignant que lorsqu'on s'y livrait on marchait sur les traces de la divinité, et que les dieux accordaient la force, la beauté et le bonheur à ceux qui s'y adonneraient avec courage ; puis, pensant qu'une fois

morts, il était bien probable que leurs successeurs ne seraient pas assez initiés aux sciences occultes pour comprendre les résultats positifs des exercices de la gymnastique, ils établirent les jeux olympiques, dont le retour venait tous les quatre ans, et ordonnèrent de compter les années par olympiades. C'était le moyen le plus assuré pour les perpétuer, et perpétuer avec eux, en Grèce, la force, le courage et la beauté, dons précieux que Jupiter accorde à ceux qui honorent les dieux par la lutte et le pugilat. Mais rien n'est éternel en ce monde, et les Romains, maîtres du monde, pensèrent que les dieux seraient assez honorés si, dans les jeux qu'ils célébraient en l'honneur de la divinité, au lieu de descendre eux-mêmes dans l'arène, ils se faisaient remplacer dans cette cérémonie dangereuse par des esclaves gladiateurs, dont le sang était sans prix. Du jour où l'on crut que l'on pouvait obtenir les bénédictions du ciel en chargeant un esclave de les demander à sa place aux dieux par des combats, le paganisme, comme un lion mort, fut traîné, la corde au col, aux gémonies de l'histoire, et la statue de Jupiter, rongée par les vers, s'écroula et tomba, la face contre terre, dans l'abjection et le mépris.

Nous avons examiné l'influence plastique des jeux et combats sur les membres, voyons maintenant celle des spectacles intellectuels sur la figure dont ils modifient les traits; mais, auparavant, nous croyons indispensable de donner la définition de certains mots incompris qui se trouvent sur toutes les lèvres et qui reviendront souvent sous notre plume. La poésie, qui a pour racine un mot grec qui signifie création, est une création de l'âme. L'âme a une force créatrice, une puissance génitive que l'on nomme génie. Ce mot a pour racine un verbe latin (*gignere*), qui signifie engendrer. Enfin, on nomme art tout ce qui a pour but de perfectionner la matière vivante ; le mot latin *artus*, membre, est formé du mot *artes*, les arts; comme les membres sont formés par les arts, aussi la poésie et l'art ne peuvent être une représentation fidèle de ce qui est, mais de ce qui doit être ; sans cela, ils maintiendraient l'humanité déchue dans un état stationnaire, ils seraient sans utilité, ils manqueraient à leur mission, qui est d'éclairer la route humaine qui conduit à la vérité. Dans la main de la religion, les arts et la poésie sont des phares de lumière qui doivent guider la marche de l'humanité, et

présenter à ses yeux et à son intelligence le type idéal sur lequel il lui faut se modeler pour arriver à la beauté absolue qui est la splendeur du vrai. Le génie étant l'action créatrice ou artistique de l'âme, souffle de Dieu lui-même, ses œuvres sont marquées au front du signe de la perfection à laquelle le christianisme nous a conviés quand il nous a dit : Soyez parfaits, comme votre père céleste est parfait.

Pour rendre plus énergique la force objective de l'art et la force intellective de l'idée poétique, les prêtres civilisateurs de la Grèce les réunirent en une seule. C'est de cette réunion que naquit l'art dramatique, qui dirige une double action civilisatrice sur l'homme, et qui envahit en même temps ses sens et son intelligence. C'est sous l'azur des cieux et devant tout un peuple, que se jouaient en l'honneur des dieux les immortelles tragédies d'Eschyle, où les vertus et les vices prenaient un corps dans l'imagination inspirée du poète pour monter sur le théâtre, et, unis aux dieux et aux déesses, venir donner au peuple les hauts enseignements de la plus sublime philosophie. Quelle puissance civilisatrice résidait dans la magnificence titanique des décors, dans la taille gigantesque des

acteurs, dans leur voix puissante, faisant retentir aux oreilles de la foule attentive et charmée, des paroles de vérité parées d'étincelantes métaphores. Quelle leçon de sagesse donnée à tout un peuple, dans ces fables, d'un intérêt si puissant et si dramatique, à travers lesquelles on voit transparaître l'éblouissante clarté des vérités de l'initiation qui ont servi de base au poète Eschyle, et ont allumé son enthousiasme à l'astre étincelant de la divinité ; l'intuition théurgique produisait chez lui l'extase et faisait couler de son cœur ravi les flots d'harmonie pieuse qui, s'emparant de l'âme des spectateurs, la portaient vers Dieu, tandis que leurs mains jetaient des couronnes d'or au grand tragique. Ce qui a fait qu'Eschyle, suivant la belle expression d'un critique très distingué, est resté le colosse de la tragédie antique, c'est qu'il ne voyait pas l'humanité par les yeux des sens, mais par ceux de l'âme qui divinise l'homme en en faisant l'image de Dieu sur la terre.

Quand l'astre des religions est à son déclin, quand les dieux abandonnent la conscience humaine, et ne sont plus que de vaines idoles immobiles sans puissance sur leurs autels délaissés, alors l'humanité, dans le tourment de

l'angoisse du cœur, entre dans la sombre atmosphère du doute ; sans foi en la divinité, elle tombe muette et découragée, sans force suffisante pour marcher dans la voie du progrès. Alors l'art et la poésie, au lieu d'être un reflet des cieux, ne sont plus qu'un miroir fidèle des ridicules, des petitesses et des maux qui affligent l'humanité. On dirait qu'avec la croyance en Dieu s'est retiré du cœur des poètes le souffle puissant de la divinité, et que leurs lèvres sans inspiration ne peuvent plus parler qu'un langage profane ; quant au pinceau de l'artiste, il erre au hasard sur la toile, un vague sentiment l'avertissant que sa mission étant de perfectionner l'humanité, ce n'est pas sur la terre qu'il doit chercher des modèles ; il porte sa vue vers de plus hautes régions ; mais un nuage épais est devant son âme, et l'empêche de contempler dans l'extase le type de beauté éternelle que les initiés de l'antique Orient désignent sous le nom d'*archétype*. L'art et la poésie étant morts dans leur âme avec l'inspiration divine, leur union, ou l'art dramatique, n'est plus qu'une triste copie des ridicules et des crimes qui se jouent sur le théâtre du monde, et dont le spectacle quotidien égaie ou terrifie

la société. Alors, le théâtre est l'exhibition de curiosités amusantes, au lieu d'être un instrument de civilisation ; car, au lieu d'embellir, il défigure; au lieu de présenter aux yeux des spectateurs le noble et le beau, il présente l'ignoble et le laid ; enfin, au lieu d'être le chemin du ciel, il devient, suivant l'expression de l'Eglise, le chemin de l'enfer.

La civilisation chrétienne succéda à la civilisation païenne, et la surpassa de toute la hauteur qu'il y a entre la terre et le soleil. Les cérémonies du culte chrétien, en rendant pour ainsi dire visible à tous les yeux les vérités éternelles; la fréquence des fêtes, en ramenant souvent les fidèles dans les églises, en un mot, l'ensemble des institutions du catholicisme, eurent, comme nous l'avons déjà mentionné, une très bienfaisante influence sur les peuples barbares qui venaient en foule courber leurs fronts farouches devant la majesté du Dieu des chrétiens, et laver, dans l'eau sainte du baptême, la fange et le sang dont ils étaient souillés. L'action dirigée sur eux par la religion les dépouilla de leurs mœurs sauvages, régularisa les traits de leur visage, adoucit la rudesse de leur peau, et bientôt leur physionomie, plus gracieuse et plus

charmante, exprima les sentiments de l'âme, cette lampe divine qui a besoin que la main vénérable d'un prêtre lui verse l'huile sainte des sacrements pour illuminer de sa magique clarté les sombres profondeurs de la conscience humaine, et tourner, par une amoureuse conversion, ses lumineux rayons vers l'éternité. La force objective et intellective des cérémonies du culte catholique, s'émoussa à mesure que les yeux et l'intelligence s'y habituèrent. Alors les civilisateurs chrétiens qui vivaient dans les cloîtres, mais dont l'esprit dominait la civilisation, tentèrent de leur rendre leur énergie; dans les ordres religieux, qui étaient dans ce temps les racines toujours vivantes de l'arbre du christianisme, se trouvait grand nombre de génies illustres, nourris de la moelle de la philosophie antique et profondément versés dans l'étude des écritures et des théogonies de tous les peuples. Ces hommes eurent recours au théâtre pour redonner une vie nouvelle à la civilisation, et personnifier les idées et les sentiments sublimes mis au monde par le christianisme. Le héros de ces pièces fut Jésus-Christ, le nom qu'on leur donna fut mystères, les acteurs furent souvent des religieux. L'intercession des saints,

des anges, de la Vierge Marie, si blâmée, ne fut pas à notre sens une profanation, mais, au contraire, un moyen de donner à la vérité une autorité divine en la faisant passer par ces lèvres vénérées. Il y avait un grand enseignement, pour les seigneurs et les nobles, dans ces pièces où on leur représentait Jésus couché dans une crèche, Jésus charpentier, Jésus couvert de la robe du prolétaire, Jésus battu de verges comme un vil esclave. Comment, en effet, après un pareil spectacle, auraient-ils pu mépriser les haillons de la pauvreté, après avoir vu leur seigneur et maître roi du ciel, s'en revêtir avec bonheur. Quant au peuple, son labeur lui paraissait moins pénible après qu'il avait vu le Sauveur tailler une pièce de bois de ses mains divines; il relevait avec un noble orgueil son front vers le ciel, depuis qu'il lui avait été prouvé qu'on pouvait être à la fois pauvre et grand, charpentier et prophète, couvert de crachats et fils de Dieu. Les pièces présentaient aux yeux et au cœur de la foule l'idéal le plus propre à la diviniser, le type bien-aimé de l'homme-Dieu.

Le théâtre moderne, comme celui des anciens, a eu pour but de civiliser l'homme, en lui proposant un type idéal sur lequel il lui fallait

se modeler pour atteindre à la perfection. Dans l'origine, le type que l'antiquité proposa à l'imitation fut Apollon, auquel on fait remonter l'invention du théâtre comme dieu de l'art et de la poésie. L'idéal chrétien mis devant les spectateurs, fut Jésus-Christ couronné d'épines, Jésus attaché à un bois infâme. C'était l'incarnation de l'esprit même du catholicisme, suivant lequel on n'arrive à l'immortalité qu'en gravissant, le dos courbé sous une croix, pieds nus, le front couronné d'épines, le Calvaire escarpé de la douleur; suivant lequel il faut, courageux vagabond renoncer aux biens de ce monde, sans gîte, sans argent, consacrer sa vie entière à faire le pèlerinage du royaume des cieux. Car ce n'est pas en parabole, mais en vérité, que Jésus-Christ a dit qu'il était plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. On comprend qu'après la renaissance, la figure du Christ cloué sur une croix, penchant la tête et expirant, devait se dresser comme un fantôme importun devant les riches et les heureux de ce monde. Ils supprimèrent ce genre de drame et le remplacèrent par une pâle imitation du théâtre an-

tique. Ce fut la brutale invasion de la poésie païenne dans une langue chrétienne; mais, bouture greffée sur l'arbre mort d'un passé impossible, elle ne tarda pas à se flétrir. Quand le tronc manque de la sève, qui est l'esprit de vie pour les végétaux, le retour du printemps n'en reverdit plus les branches.

Cette interposition eut cependant, sur le langage et la civilisation, les plus funestes résultats. Seize siècles après la victoire du Galiléen Jésus sur les dieux de l'Olympe, qui avaient disparu engloutis sous les torrents de sang qui s'échappaient du flanc des généreux martyrs du christianisme, les divinités païennes reparurent dans la conscience et le langage, elles mirent un épais nuage entre la nature et le cœur, et fermèrent les oreilles aux puissantes harmonies de la création. Les poètes de ce temps trouvèrent plus commode de demander l'inspiration aux livres grecs et latins qu'à la nature et à leur âme, aussi l'aurore fut pour eux une femme aux doigts de rose, entr'ouvant les portes dorées de l'Orient. On conçoit qu'il est possible de faire une semblable description sans avoir jamais contemplé un lever de soleil; seulement, le simple bon sens montre tout le ridicule qu'il y a à

emprunter les yeux d'autrui, et surtout des yeux païens, pour voir le livre magnifique de la nature déployé par Dieu en tente d'azur au-dessus de nos têtes et en riches tapis sous nos pieds. Il n'est pas poète l'homme qui, ayant à peindre le doux sentiment de l'amour, est obligé d'avoir recours à Cupidon, à son carquois, à ses flèches, au lieu de laisser parler son cœur et d'écrire sous sa dictée. La tragédie ne fut que la peinture des sentiments des courtisans qui environnaient le trône, exprimée dans la langue morte du paganisme. Aussi, il est impossible de dire à quel point de dégradation intellectuelle l'homme aurait atteint, si Victor Hugo, Alexandre Dumas, Lamartine, Châteaubriand, etc., n'avaient purifié le langage en le retrempant aux sources pures du christianisme, et n'avaient chassé de la langue toutes les antiquailles païennes, les métaphores surannées empruntées à Virgile ou à Horace, et non au livre divin de l'Evangile, où un Dieu lui-même parle à l'homme recueilli un langage de vie et d'amour qui guérit toutes les blessures du cœur, et qui, dessillant les yeux de l'âme, ouvre, à l'aide d'une clé invisible, à l'intelligence ravie, un monde d'ineffables délices auprès duquel le nôtre n'est que néant.

Ce qui empêcha cette nouvelle génération dramatique de diriger une action très efficace sur la civilisation, partant sur la culture de l'homme physique, ce fut le mauvais goût du public qui, considérant le spectacle non comme un enseignement, mais comme une distraction des travaux du jour, préféra l'amusant au beau; aussi, les spectateurs et les directeurs ne demandèrent pas aux auteurs des pièces basées sur une idée philosophique, contenant pour le peuple un enseignement utile, lui présentant un noble type à imiter, mais des pièces à argent, c'est-à-dire, des pièces propres à attirer la foule par des allusions politiques, à l'égayer par des jeux de mots, à l'émouvoir par des coups de couteau, ou à réveiller en elle les désirs de la chair par une provocante lascivité. Ainsi, le théâtre, qui doit faire l'éducation des intelligences et les élever progressivement, laissa l'inspiration venir d'en bas. L'auteur, au lieu d'être le guide du public, se mit servilement à sa remorque sans intuition de l'avenir. C'est qu'il faut s'élever vers Dieu et laisser l'esprit de lumière éclairer l'âme de ses divines clartés, pour être l'astre rayonnant d'un siècle qui attire les flots tumultueux des générations

et fait monter, par une impulsion attractive, l'océan des intelligences vers la lumière d'une civilisation supérieure. Cependant, il y aurait de l'injustice à méconnaître que le drame moderne n'ait ouvert un horizon nouveau au monde dramatique. Quand un auteur, sacrifiant l'amour de l'or à celui de l'art, incarnera dans un type l'idéal de perfection déposé dans le cœur des générations comme dans une urne d'or, tous les jeunes talents, tous les cœurs généreux et croyants, tous les poètes à l'âme aimante qui ressentent toutes les blessures dont saigne l'humanité souffrante, se réuniront à son nom comme à un drapeau, vivront du même cœur que celui qui aura fait de nouveau, de l'art dramatique un instrument de civilisation, du théâtre le vestibule splendide des tabernacles éternels.

Moyens de préserver la beauté des altérations du temps.

A la foi aveugle a succédé l'examen, à l'examen succèdera la lumière.
THÉOPHILE GAUTIER.

La figure, la force et le nombre sont les dons de l'être et de l'intelligence de l'homme ; pour comprendre ce microcosme, il faut avoir observé toutes les lois de la nature ; pour aspirer à le conduire, il faut connaître le phénomène secret de leur équilibre.
PROUDHON.

Il est une force occulte, invisible, mystérieuse, qui use le granit et l'airain, cette force se nomme le Temps. L'antiquité mythologique, qui donnait un corps à toutes les forces occultes du monde surnaturel qui influent sur la création, afin de les rendre sensibles à tous les yeux, le représenta sous la forme d'un vieillard ailé, et arma ses mains d'une faulx avec laquelle il balaye devant lui les nations, les civilisations, les institutions qui sont assez mûres pour être coupées et apportées à l'Éternel qui les vanne dans le van de sa justice et qui jette loin de lui, dans les ténèbres extérieures, celles qui ne sont point couvertes des fruits de vérité et d'amour. Les

Mages de Chaldée représentèrent le Temps sous la forme d'un serpent qui se mord la queue. Cet anneau hiéroglyphique, passant dans le langage, a fait année; car, l'année est un des innombrables chaînons annulaires qui constituent la longue chaîne des ans ou le Temps. Les Mages de Chaldée et les philosophes hermétiques avaient mis sous ce hiéroglyphe un sens profond et mystérieux ; ils n'avaient pas seulement voulu constater la révolution de la terre autour du soleil, mais encore les phases périodiques de la vie humaine, les évolutions immuables des nations qui se lèvent à l'état sauvage et se couchent à l'état barbare, après avoir parcouru les séries successives du cercle fatal d'une progression nécessaire. Chacune de ces phases périodiques de la vie des hommes et des peuples, imprime à la configuration humaine une série correspondante de modifications physiques nettement accusées, qui gravent, pour ainsi dire, l'âge sur les traits, en caractères indélébiles.

Suivant un écrivain, les saisons sont des climats voyageurs qui reviennent chaque année à jour fixe. Suivant nous, la vie a aussi ses saisons qui se succèdent; seulement, au lieu d'être

au nombre de quatre, elles sont au nombre de sept. Notre opinion a pour base la philosophie occulte des astrologues du moyen-âge, qui enseignaient que l'astre interne qui est l'essence vitale de chaque individualité subissait sept modifications ; celle des alchimistes, qui proclamait que l'esprit de vie était infusé par sept différents astres dans les veines du microscome, ce qui veut dire que l'homme, pendant sa vie, subit tour à tour l'influence occulte de sept planètes qui, par une action invisible, modèlent périodiquement d'âge en âge son physique et changent ainsi ses inclinations, ses penchants et ses instincts, puisque nous avons démontré que les instincts résultaient de la configuration intérieure du cerveau. Lavater, longtemps avant nous, en vertu de ce principe, avait donné les moyens de connaître l'homme moral par l'homme physique. Un prêtre, l'abbé Frère, plus fort en phrénologie que Gall, en physionomie que Lavater, a prouvé que Dieu, non content d'écrire au front de chaque peuple ses instincts respectifs, y avait aussi écrit son âge social, et que tout esprit observateur pouvait l'y déchiffrer. Notre but est, après avoir constaté ces différentes périodes de croissance et de

décroissance, de rechercher les moyens les plus en état de résister d'une manière efficace à ces forces occultes, qui ramènent, avec une fatale périodicité, pour l'homme, les dégradations physiques de la vieillesse, pour les peuples, la décadence et la barbarie; car la décrépitude est la victoire de la laideur sur la beauté. Aussi, semblable aux ouvriers qui reconstruisaient le temple de Jérusalem, il faut tenir en mains l'épée et la truelle et neutraliser les pernicieuses influences du temps, qui ne respecte qu'une beauté, la beauté éternellement immuable qui est Dieu.

Parmi les hommes qui se croient hommes du progrès, beaucoup se contentent de prononcer ce mot avec enthousiasme et amour; mais la plupart n'ont jamais soupçonné l'existence au cœur même de la race humaine, des forces puissantes qui inclinent fatalement les peuples arrivés à un certain degré de civilisation vers les ténèbres de la barbarie. Aussi, ils n'ont rien fait pour arrêter la marche de l'humanité vers la décadence; car, sans intuition du but où nous tendons, ils nomment progrès chaque pas qui nous approche de l'abîme. Commençons donc par fixer les lois qui président au progrès, et

faisons connaître les caractères qui le signalent à l'intelligence depuis la décadence originelle de l'humanité.

Les hommes errent à l'état sauvage jusqu'au jour où ils se réunissent et forment une peuplade. Cette peuplade, pour se débarrasser des langes de l'état primitif, a besoin d'être mise en contact avec un peuple civilisé, sans cela elle vieillirait dans un éternel idiotisme; puisque le mouvement de la civilisation qui perfectionne une nation, résulte de l'impulsion donnée à un peuple par la force intellective et la force objective contenues dans les doctrines et institutions religieuses. La puissance impulsive, vie des civilisations, fait passer un peuple par sept états successifs qui, en modifiant la configuration de son crâne, modifient également son individualité morale, intellectuelle et physique. La civilisation a commencé, pour la France, le jour où elle naquit à la lumière, au christianisme. A la première période, qui est l'enfance des peuples, les hommes vivent d'une vie animale et matérielle, leur tête inculte ne reçoit les impressions que de la force objective. A la seconde période, qui correspond à l'âge de sept ans ou âge de raison, les hommes commen-

cent à devenir des êtres intelligents. La curiosité les pousse vers l'étude, les traits s'adoucissent, le visage s'éclaire du feu de la pensée. A la troisième période, qui correspond à l'adolescence, le désir de connaître, le besoin de mouvement, le goût des aventures, pousse aux voyages et aux combats. C'est dans cette période que la Grèce fit le siége de Troie, et la France les Croisades : c'est l'âge héroïque des peuples; les lignes du visage se régularisent, et il y a de la poésie dans les traits. A la quatrième période, qui correspond à la jeunesse, les peuples commencent à réfléchir, à raisonner; les traits s'animent, la physionomie perd de sa mobilité, c'est le temps de la réforme. A la cinquième période, qui correspond à la virilité, les peuples cherchent l'unité, l'ordre, l'harmonie; c'est le règne de Louis XIV. Les passions et les sentiments dérangent peu la tranquillité des lignes du visage. A la sixième période, qui correspond à l'âge mûr, les peuples deviennent spéculateurs, de spéculatifs qu'ils étaient, toute leur activité se porte vers la production. Les sciences quittent le laboratoire du savant et descendent dans le domaine de la pratique; les civilisateurs, les hommes politiques sont d'ha-

biles industriels, de savants teneurs de livres. Le peuple français est aujourd'hui dans cette période. La figure devient pour chaque homme l'enseigne de sa profession respective, le ventre s'arrondit, car la tête et le cœur sont dominés par l'estomac. A la septième période, qui correspond à la vieillesse, les peuples, quand ils ont vécu en enfants du temps, sont précipités dans la tombe par l'épuisement et la débauche; quand ils ont vécu en fils de l'éternité, ils entrent dans leur septième jour, jour de repos et d'allégresse; ils jouissent des travaux que leur ont faits les générations qui les ont précédés. En fait de croyance, à la lettre qui crétinise, succède l'esprit qui christianise. Le monde devient une famille de prophêtes unis par la lumière. L'Empire romain, à la mort du Christ, entrait dans la septième période, qui mit la génération triste, sombre et caduque des enfants du temps en présence des autres générations, si rayonnantes de gloire, de beauté, de puissance des enfants de l'Eternel, le paganisme mourant en présence du christianisme naissant.

Ces sept transformations évolutives se retrouvent dans l'histoire de tous les peuples. L'abbé Frère, à la Sorbonne, a fait, aux applaudisse-

ments unanimes de la jeunesse chrétienne, un cours d'histoire sacrée, dans lequel il a montré le peuple hébreux subissant sept transformations évolutives depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ. Cette brillante illustration du clergé français, pour donner à ses aperçus une valeur scientifique, a eu la patience de rassembler, dans ses voyages, une série de crânes anciens qui correspondent aux différents âges sociaux. L'homme qui est versé dans la peinture, voyant un tableau, nomme son auteur : de même, l'homme qui a étudié la grande loi de la perfectibilité, en voyant un portrait, nomme le siècle qui a produit l'homme qu'il représente. Chaque siècle, en effet, a ses passions, ses sentiments, son individualité particulière; c'est ce que les historiens de nos jours nomment sa physionomie. Les artistes de l'école moderne ont eu l'immense mérite de faire revivre l'histoire sous leurs pinceaux, en donnant à chaque siècle la physionomie qui lui est propre. Leur tableau, en constatant les nombreuses modifications subies par l'homme physique, démontrait que la matière vivante était une cire facile à modeler, et rendait nécessaire l'apparition d'un livre qui fît connaître les moyens de

la perfectionner. Nous avons pris la plume, cédant à cette inspiration artistique de notre siècle.

Nous avons tenu à constater, d'une manière positive, l'âge social de la France, pour que tous les esprits sérieux pussent apprécier que si, dans ce moment de transition, on ne communique pas une vie nouvelle au mouvement de la civilisation, à la gravitation de cette belle nation vers Dieu, ramenée vers la terre par la force concentrique de la décadence après s'être élevée bien haut dans l'atmosphère de la pure lumière, elle retombera lourdement dans les sombres ténèbres de la barbarie où gissent tous les peuples qui ont été. Les anciens civilisateurs religieux, comprenant que les cultes ne faisaient que pousser les peuples dans la voie de civilisation, unirent toujours le culte et les institutions qui cultivent l'homme moral, l'homme physique et l'homme intellectuel, à la religion, institution qui relie l'homme à Dieu ; par cette alliance, l'humanité, après avoir parcouru les différentes phases de la civilisation, arrivée à la septième, se repose en Dieu, après avoir accompli les sept évolutions de la grande semaine du progrès. Maintenant, nous allons

rechercher les remèdes les plus efficaces pour neutraliser l'élément de corruption que chaque nation, arrivée à sa septième période, porte dans ses veines, principe de mort qui pousse les nations avilies dans la tombe. Ce remède est dans l'affranchissement de l'âme par l'esprit de Dieu ou christianisme. La vierge Marie, en écrasant de son talon vainqueur la tête du vieux serpent, a détruit le cercle magique qui faisait que la barbarie saisissait les nations au lendemain de leur civilisation. Dieu, en inoculant dans les veines de l'humanité le sang de son fils, a divinisé l'homme et transfiguré les fils du temps en fils de l'éternité.

Il y a une maxime dogmatique d'anthropologie sacrée, qui se trouve gravée sur tous les marbres des sanctuaires de l'antiquité païenne. Cette maxime, que nous avons souvent citée, était en grande vénération chez tous les philosophes de l'Orient. C'est que le bien-être lie l'humanité à la terre par des chaînes de fer, tandis que la pauvreté volontaire lui donne des ailes pour voler au ciel. La mollesse et le luxe, filles libertines de la civilisation, énervent un peuple et l'abâtardissent ; le savant professeur Royer-Collard, président de l'Académie de Mé-

decine, nous apprend que les boxeurs arrivent à un âge très avancé et sont les hommes qui conservent leurs forces et leur santé le plus long-temps. C'est que, tandis que la civilisation préserve l'homme de l'intempérie des saisons, l'entraînement y expose le boxeur afin de l'y habituer. Tandis que la civilisation diminue pour chaque homme les fatigues du travail en lui donnant des machines pour auxiliaires, l'entraînement invente, pour ainsi dire, de nouvelles fatigues pour exercer les forces des boxeurs. Enfin, tandis que la civilisation tend à développer la sensibilité, partant la délicatesse constitutionnelle des peuples, l'entraînement finit par endurcir complètement les boxeurs contre la douleur. Le temps de la vieillesse approche pour la France, elle apportera la caducité aux voluptueux qui boivent dans des coupes d'or l'avilissement et la mort. Aux hommes de cœur qui sympathisent aux souffrances de leurs frères et ensanglantent leurs épaules en aidant le peuple à porter la lourde croix de sa misère, elle donnera l'auréole divine de la majesté qui brille au front sacré des augustes vieillards qui ont été dans le monde les sœurs de charité de toutes les douleurs, les disciples d'un

Dieu crucifié et les missionnaires de la vérité.

Si l'homme a fait de l'éclair l'estafette de sa pensée; si, perçant les monts, il lance à travers leurs flancs l'airain animé d'une vie puissante, c'est que le jour approche où tous les peuples fondant leur nationalité en une seule, il n'y aura plus que les enfants du temps et les fils de l'éternité. Le vieux Saturne dévorera de nouveau ses fils, mais il respectera ceux qui, après avoir lutté pendant de longues heures, auront été épurés par les souffrances et revêtus du vêtement incorruptible de l'immortalité divine.

O homme ! recueille la vie en ton âme et elle vivra ; n'éteins pas sa clarté dans les ténèbres des sens, laisse-lui assez de force pour éclairer ton visage de son feu sacré, car la beauté n'est inaltérable que lorsqu'elle vient de l'épanouissement de l'âme, sur les traits qu'elle poétise, à travers la chair qu'elle angélise. Il est dur de vivre d'une vie de souffrances volontaires; mais, tandis que les lutteurs n'obtenaient pour prix de leurs souffrances qu'une couronne de gazon, nous, nous aurons le ciel ; car le ciel n'est l'héritage que de ceux qui font violence à leur indolente mollesse; c'est avec du sang que Dieu a signé notre rachat, c'est sur le Calvaire que,

maudits, nous sommes redevenus enfants de Dieu; qu'esclaves, nous avons été affranchis. Ainsi, pour obtenir le fruit de la mort du Christ, il nous faut gravir péniblement la montagne escarpée du Golgotha, portant la croix de l'humanité souffrante, et signer de notre sang le traité de notre rédemption, qui, d'enfants du temps que nous sommes, nous fera fils de l'éternité.

Influence des états, de la condition et des professions sur la figure.

Quand on sonde la nature humaine à une certaine profondeur, on trouve l'âme.

Un homme qui a long-temps vécu avec nous dans les régions supérieures du monde des causes, où il a puisé une vaste connaissance des mystères de la nature, de l'homme et de Dieu, qui en feront un des plus redoutables athlètes de l'arène politique, M. Alphonse Esquiros, a écrit avec un rare talent de forme cette page qui confirme merveilleusement ce que nous avons annoncé sur l'état de la tête du sixième

âge social des peuples, qui est le nôtre. « Un progrès que la civilisation détermine encore chez l'individu, c'est la variété. Dans l'état sauvage, les femmes se ressemblent presque toutes ; elles n'ont, pour ainsi dire, qu'une figure, tandis que, dans l'état social, elles offrent un contraste sans bornes de nuances diverses. L'uniformité des femmes dans l'état de nature, et leur variété sous le régime de la civilisation, tiennent, en grande partie, à ce que les lois de la nature agissent sur les premières également, universellement, tandis que, sur les secondes, leur volonté propre et la volonté de l'homme, unies d'ailleurs à la manière de vivre, constituent une source de différences illimitées. Lorsque le régime des castes disparaît, et à mesure que la personnalité humaine se dessine de plus en plus nettement, le visage est, en même temps, individualisé. » Jusqu'ici, nous avons montré l'influence des cultes sur la configuration humaine ; de nos jours, le culte que l'on rend au Tout-Puissant ne consiste, pour la plupart, qu'en une messe d'une demi-heure, entendue, chaque dimanche, avec un esprit distrait. On comprend, en conséquence, que les cérémonies du culte ne peuvent exercer qu'une

imperceptible influence sur les traits ; il faut donc maintenant étudier l'action des diverses influences inférieures de la vie intime, que subit chaque individualité physique, pour nous rendre un compte exact des moules différents d'où sont sorties toutes les têtes dissemblables des hommes de ce siècle qui, par leur variété, nous obligent à les classer par état, condition et profession.

Nous posons en fait que la figure est toujours en harmonie avec la condition e le rang que chaque homme occupe dans l'ordre social. Depuis plus de cinquante ans, de nombreuses révolutions se sont produites au nom de l'égalité ; mais le canon, puissance matérielle, a eu beau vomir ses boulets contre les obstacles qui séparent les différentes classes de la société, les boulets sont retombés inertes, et les obstacles sont restés debout. C'est que les forces humaines ne peuvent atteindre et frapper au cœur la force aristocratique qui, de sa main invisible et puissante, imprime le cachet de sa condition au front de chacun, en caractères visibles pour tous les yeux. Le peuple peut bien, au jour de sa colère, déchirer les parchemins, briser les écussons, supprimer les titres et les armoiries,

imposer à tous un vêtement d'une couleur uniforme ; mais, par une des lois les plus mystérieuses du progrès humanitaire, chacun conservera la figure de sa condition, la tête demeurera un blason vivant sculpté par le ciseau d'un de ces génies fantastiques qui habitent l'éblouissant domaine des sciences occultes. C'est que la voie qui mène à la civilisation est une voie étroite ; il est impossible à une nation entière d'y entrer de front ; le premier rang qui s'y est avancé, le cœur haut, le pied ferme, est déjà transfiguré par la bienfaisante influence de l'action perfectionnante de la lumière, que les derniers gissent encore dans les ténèbres de l'état sauvage. Le peuple a beau hâter le pas, l'espace qui distance les divers rangs subsiste toujours infranchissable. C'est que, par une loi physiologique qui régit tous les êtres vivants depuis la création du monde, le progrès se transmet par voie de génération : ainsi, les plantes sauvages produisent des plantes sauvages, les animaux sauvages enfantent des animaux sauvages, les parents sauvages mettent au monde des enfants sauvages.

Le grand Albert, qui fut le maître bien-aimé de saint Thomas d'Aquin, dans sa *Philosophie*

transcendentale, a formulé ainsi cette loi de la nature, que l'on retrouve dans tous les auteurs hermétiques : les semblables engendrent leurs semblables, ou les qualités dont la culture revêt la plante, les caractères dont la domesticité doue l'animal, les perfections dont la civilisation enrichit l'humanité sont transmissibles. La semence des uns et des autres contient réellement en soi le germe des qualités acquises par le progrès, ou celui des altérations subies par la décadence. Une nation est donc perfectible ; seulement, son perfectionnement s'opère graduellement par les moyens que nous avons indiqués précédemment, auxquels nous sommes forcés d'ajouter l'action civilisatrice très certaine, exercée par certaines forces qui contiennent malheureusement en elles un germe funeste de corruption qui oblige tous les civilisateurs intelligents à les proscrire après leur avoir mis une couronne de fleurs sur la tête. Ces forces sont : la nourriture délicate, la musique énervante, les commodités du luxe, les poésies lascives, les peintures voluptueuses, en un mot, tout ce qui présente à l'humanité un idéal propre à le tromper en illusionnant ses sens par le mirage décevant du bonheur qui ne

peut exister sur la terre; à l'énerver, en endormant dans ses sens la vie qui y perd sa puissance vivifiante; enfin, à l'efféminer en donnant à ses organes une délicatesse qui les rend impropres à braver l'intempérie des saisons, l'attaque de maladies et les rudes et pénibles fatigues du grand pèlerinage du royaume de Dieu. Dans l'état sauvage, les hommes ont le nez épaté, les yeux sans expression, la peau rude, la face aplatie, les membres grossiers. A mesure que la civilisation agit sur eux, la force intellective prononce et accentue leurs traits ; leurs yeux s'illuminent, leur peau s'adoucit, leur nez devient saillant, leurs membres élégants, en un mot, tout l'être humain gagne en éclat et en délicatesse. La civilisation est la montagne de Thabor : il est difficile d'arriver au sommet et de s'y transfigurer , mais il est plus difficile encore d'y séjourner et d'y dresser une tente respectée par l'orage des passions et l'ouragan fougueux de l'âge.

Nous avons reconnu, dans le monde, l'existence de trois forces occultes qui configurent l'humanité. La première, la force intellective, qui dirige le fluide générateur de la vie par la pensée ; la seconde, la force objective, qui le

dirige par l'impression ; enfin, la troisième, qui le dirige par l'activité et le mouvement. De plus, nous avons constaté qu'il développait toutes les parties sur lesquelles on le portait. Ainsi une profession ou un état mettant en jeu ces forces et leur faisant imprimer à l'esprit de vie une direction habituelle, il doit en résulter que le fluide, suivant chez tous les individus d'un même état ou d'une même profession, une direction identique, ne peut manquer de développer chez chacun d'eux les mêmes parties, dès lors, créer des ressemblances entre eux, et donner un cachet d'originalité à chaque profession qui empêche d'en confondre les membres, et permette, par exemple, de discerner, à la simple inspection des traits et de la démarche, un curé de campagne d'un officier de cavalerie. Voyons les caractères physiques les plus saillants de quelques états. La femme du boucher se reconnaît à ses fraîches couleurs, qu'elle emprunte à la viande constamment étalée sous ses regards ; la modiste apporte dans ses mouvements la coquette élégance qu'elle donne à la mantille, ou la gracieuse légèreté du chapeau qu'elle fait éclore sous ses doigts habiles et rosés ; les marchandes de thé ont le

nez retroussé et l'œil fuyant vers les tempes, comme des ombres chinoises; les femmes de traiteur, qui passent leur vie assises à un comptoir, finissent par en prendre la rotondité. Il y a une certaine analogie entre le ventre de beaucoup de marchands de vin et un tonneau; les épiciers représentent généralement un type d'une forme bizarre et ridicule, espèce de synthèse des bocaux et produits qu'ils débitent; enfin, chaque métier influant, sur les individus qui l'exercent, le progrès plastique de la civilisation, non-seulement proscrira tous les exercices qui déforment, mais remplacera jusque dans les boutiques l'utile par le beau, le terne par le brillant; elle en fera des petits palais d'élégance et de bon goût, dont le plus charmant ornement sera les marchandes.

Dans un salon, les yeux exercés reconnaissent facilement les fonctions diverses, les professions différentes que chaque homme exerce dans la société, en dépit de l'habit noir, qui est l'uniforme des gens du monde, livrée sinistre qui, même au milieu des fêtes, des éclats de rire, annonce que la société moderne porte un deuil. Ce deuil est celui de ses croyances religieuses. L'officier se reconnaît à une tenue raide et

droite, à ses moustaches et à sa figure impassible, qui annonce qu'il est habitué à considérer la mort avec un courageux sang-froid. Le juge à son air magistral, le professeur à son air doctoral, l'avocat à son ton harangueur, le médecin à sa gravité funèbre, à sa tenue de croque-mort. Jadis, l'illustration nobiliaire d'un nom célèbre était un titre à la considération de tous. Aujourd'hui, il y a un éclat qui pâlit l'or des épaulettes, des broderies et des blasons : c'est celui du génie. Pour avoir de l'influence, il faut être le père de sa souveraineté intellectuelle. C'est que, de nos jours, il y a dans toutes les âmes un besoin infini de lumière et de vérité. Jamais plus d'hommes n'ont trempé leurs lèvres à la coupe de la science. Aussi, les uns désirent connaître le poète dont l'âme, mise à nu dans des vers, leur semble être sœur de la leur ; les autres, le philosophe qui a fait entrevoir à leur cœur ravi la vérité ; ceux-ci, le romancier qui a charmé leurs loisirs ; ceux-là, le dramaturge qui a mis en action des passions brûlantes, qui a incarné, dans un personnage de théâtre, le type idéal de leurs rêves. Aussi, tous les yeux considèrent avec curiosité ces vastes têtes d'écrivains et de savants, moulées, pour ainsi dire,

sur la forme du monde. Ils admirent ces philosophes dont la pensée a haussé le front vers le ciel, et dont le regard immense et profond transperce l'espace et va, au-delà des sphères créées et du temps, déchiffrer dans l'éternité le livre de nos destinées futures ; puis ces poètes, qui portent perpétuellement allumé en leur cerveau le feu divin de l'inspiration qui pétille dans leurs regards et sacre au front ces rois sublimes de l'intelligence, ces prêtres augustes de la pensée humaine.

Moyens pratiques de perfectionner physiquement les hommes.

Fonder une religion, c'est jeter un pont de la rive du temps à celle de l'éternité.

Les vérités de l'initiation doivent être voilées aux peuples tant qu'ils sont dans l'enfance de la civilisation.

Tous les écrivains revendiquent avec orgueil la paternité des idées émises par eux dans leurs ouvrages. Nous, au contraire, nous la répudions. Nous ne sommes pas un novateur, nous ne nous

posons pas en faiseur de système, nous confessons humblement que les vérités que nous émettons sont plus anciennes que le monde, plus répandues que la lumière ; que la connaissance n'en est pas le privilége des savants, mais qu'elles sont révélées aux âmes pures dans lesquelles habite l'esprit de Dieu. Encore de nos jours, le nombre des hommes qui en ont connaissance est extrême, surtout dans l'Inde et dans l'Orient, berceau du genre humain et des révélations. En effet, elles sont la lumière divine qui illumine l'intelligence de tous les hommes versés dans l'étude des écritures et des livres sacrés, de tous ceux qui s'occupent de sciences occultes, des membres supérieurs des congrégations religieuses, des hauts dignitaires des sociétés secrètes, en un mot, de tous les hommes qui adorent Dieu en esprit et en vérité. L'apparition des doctrines dangereuses que Dieu, dans sa divine justice, a choisies pour être ici-bas le châtiment mérité des riches, des puissants, des égoïstes, qui n'ont aimé que leur trésor et n'ont pas eu des entrailles de frères pour le pauvre qui grelottait de froid, souffrait de la faim, lui, sa femme et ses enfants, est un signe avant-coureur et certain que la septième

période approche pour la ruine des enfants du temps ; car les systèmes subversifs deviendront des faits et seront les fossoyeurs du monde corrompu. Ils ne laisseront pas même à ceux qui ont mis leur bonheur sur la terre, un oreiller pour reposer leur tête. Nous savons positivement que les torrents ne remontent jamais à leur source. Cependant, s'il nous est impossible de sauver la société des grandes eaux de la misère qui montent toujours, et qui, passant, à un certain moment, sur la tête maudite des peuples finis, les engloutissent pour jamais sous leur linceul glacé, il est toujours possible de construire une arche de salut qui surnage, immortelle, au-dessus de cet océan de mort. Voyant les hommes de nos jours, semblables aux idoles dont parle l'Ecriture, qui regardent la vérité sculptée en bas-relief d'une élégante richesse, et qui ne la voyent pas ; qui prononcent les paroles de la vérité éternelle, contenue dans les épîtres et évangiles, dans les psaumes, et ne l'entendent pas, nous avons pris la résolution de dégager l'esprit de la lettre, cédant, en cela, aux conseils intelligents des hommes qui, dans ce siècle, sont les plus versés dans l'étude des Ecritures et la pratique

secrète des sciences occultes, qui, pleins d'une indulgence excessive pour nous, nous ont jugé digne d'être, en ce temps-ci, le propagateur des vérités de l'initiation dont la connaissance, au soir du sixième jour de la grande semaine, peut seule donner le repos et l'allégresse du septième jour, et préparer l'âme des fils de l'éternité à devenir le sanctuaire de Dieu, qui la préservera de la corruption qui, comme une lèpre vive, rongera tous les fils du temps. Pour agir sur un plus grand nombre de lecteurs, nous avons pris un sujet qui était, pour ainsi dire, dans l'air, et qui, par sa nature, devait éveiller la curiosité de tous ; mais qui, cependant, nous l'avouons, aurait eu une bien plus grande vogue scientifique, s'il n'avait été publié qu'après l'apparition de toutes les conférences de Lacordaire, des études des jésuites sur les mythes et symboles religieux, des explications des bas-reliefs de Ninive, de la vulgarisation de la croyance au somnambulisme magnétique, dont Dumès et Hébert sont les zélés propagateurs ; mais nous préférons être écrivain de l'avenir.

Notre siècle étant un siècle de système, notre âge un âge de pratique, la pierre de touche où l'on éprouve l'or des théories, c'est l'essai ;

aussi, nous croyons indispensable de résumer, en quelques mots, l'utilité immédiate, les améliorations pratiques et les réalisations matérielles qui doivent naître de l'application des vérités que nous avons formulées. D'abord, nous avons démontré que chaque homme se formait corporellement par l'exercice, puisque, chaque fois que l'homme met en mouvement une partie de son individualité, il y porte un fluide nutritif qui le développe. De cette vérité, nous tirons la nécessité, pour le gouvernement et les pères de famille, d'empêcher les maîtres industriels d'attacher de jeunes enfants à des métiers qui déforment leurs membres, dévient leur taille, et de les emprisonner dans l'atmosphère malsaine d'une fabrique où, plantes délicates, ils s'étiolent et se fanent rapidement. Nous avons prouvé à l'Université l'utilité d'unir l'éducation physique à l'éducation intellectuelle, afin de développer, par une gymnastique intelligente, les membres dans d'harmonieuses proportions, afin de donner aux jeunes générations un corps robuste, des mouvements gracieux, une tournure élégante. Nous avons démontré l'influence immense des objets extérieurs sur la configuration humaine; aussi,

nous n'avons jamais bien saisi la pensée gouvernementale qui dépensait des millions à élever une ceinture de fortifications autour de Paris, au lieu d'assainir et même de rebâtir les *bouges* des quartiers populeux où vit une population sauvage, sombre, sinistre, inculte, qui, aux jours d'émeute, sort, bras nus, de son repaire, la figure sale, flétrie, terreuse comme la boue du sol, la férocité dans le regard, la rage et l'écume aux lèvres, un fusil rouillé à la main. Faites circuler la lumière dans leur antre, et ils l'abandonneront ; car, comme les chauve-souris et les oiseaux de nuit, ils fuyent le grand jour. La clarté n'est-elle pas un regard des cieux !

Tous les hommes ayant droit au soleil de la civilisation comme à celui qui se lève tous les matins sur la nature, nous trouvons injuste que la République ne s'efforce pas de présenter aux regards de tous des objets d'art plus merveilleux que ceux que certains particuliers ont recueilli pour charmer leurs yeux et ceux de leurs amis. La République, en fait d'art, de luxe et de poésie, ce sera ces puissants instruments de culture humaine, rendus publics comme à Athènes, et accessibles à tous les yeux, à toutes les oreilles, à toutes les intelligences.

Nous avons reconnu la force toute-puissante des doctrines sur la figure humaine ; nous avons démontré que l'idée religieuse était un artiste invisible qui sculptait la nature vivante. De là nous tirons l'obligation, pour chaque écrivain qui exerce le sacerdoce auguste de la pensée humaine, au lieu de travailler à éteindre dans l'âme de ses concitoyens le flambeau de la foi, de s'efforcer de le rallumer ; car, enlever à un peuple ses croyances religieuses, c'est le défigurer inévitablement. Les Grecs, qui furent les peuples les plus artistes de l'univers, avaient incarné la beauté dans des dieux pour la diviniser. Ils mettaient constamment sous les yeux du peuple un type idéal de beauté céleste, sur lequel il finissait insensiblement par se modeler ; car, en vertu de la loi suprême de la configuration humaine, l'homme se transfigure toujours en l'objet attentivement considéré. C'est ainsi qu'au siècle de Périclès, sous l'azur tranquille du ciel de Grèce, la matière vivante emprunta au marbre des statues l'élégance de sa forme, l'inaltérable pureté de ses traits. On crut voir les dieux et déesses descendre de leur piédestal, enlacer amoureusement leurs bras, et s'enfoncer dans les bois odorants de myr-

tes et de lauriers-roses qui ombrageaient l'Attique.

Le culte que l'antiquité rendait à ses dieux, n'avait pour résultat que de donner à la matière une forme parfaite, mais il n'avait pas la puissance de rendre la liberté à l'âme asservie ; car il faut l'énergie divine de la religion pour la ravir aux liens honteux de la chair et lui permettre de parcourir l'espace et le temps plus rapide que l'éclair, et d'aller s'unir à son Dieu. Le christianisme, au contraire, présentant pour type un homme se tordant de douleur sur le bois infâme d'une croix, par ce symbole expressif, a enseigné à l'homme qu'il fallait être, tout ensemble, sacrificateur et victime, crucifier volontairement sa chair, afin qu'à travers un corps usé par le cilice, mortifié par un jeûne prolongé et des macérations constantes, l'être intérieur, libre du despotisme des sens, de la tyrannie de la chair, pût, rayonnant à travers l'immensité, aller s'unir à Dieu par les liens attractifs de la lumière et de la grâce. La société fraternelle entrevue par tous les apôtres, les Pères de l'Eglise, les docteurs, comme la réalisation parfaite du catholicisme, est la communion des âmes, où tous les hom-

mes, supernaturalisés par la lumière divine, qui dégage l'âme du corps et lui rend sa puissance *adamique*, seront unis en Dieu et par Dieu. C'est la loi d'harmonie qui régit les corps célestes dans l'espace par les liens attractifs d'une lumière ondoyante, et les unit entre eux en les liant à un centre commun qui est le soleil, unissant les hommes en les reliant à Dieu.

Il y a une remarque importante à faire sur la science du sommeil, appliquée d'une manière pratique au perfectionnement physique de l'homme, c'est que les hommes grandissent et se développent au moins autant dans l'état de sommeil que dans l'état de veille, d'où il résulte que les rêves, ces travaux incohérents du cerveau qui ne sont pas guidés par l'intelligence, ont une grande influence sur les configurations humaines. Nous avons reconnu que les rêves portaient infailliblement l'esprit de vie sur les parties où la sensibilité, l'action et la pensée, avaient coutume de le porter volontairement le soir, avant de se livrer au sommeil. Ainsi, on peut développer une bosse, partant une faculté, la mémoire, par exemple, en apprenant un fragment de prose ou de vers chaque soir avant de s'endormir ; car on porte ainsi un fluide nu-

tritif sur cette bosse qui, durant le sommeil, la développe extrêmement. Aussi, les Grecs faisaient de Morphée le dieu du sommeil et de la forme.

Il est une philosophie sociale d'où sont sortis tous les monuments de la civilisation. Cette philosophie, enseignée dans les mystères de l'antique Orient, a donné naissance à tous les cultes et à toutes les institutions païennes; de plus, elle a fait connaître l'essence intime de chaque chose, seulement elle a voilé la vérité touchant les mystères de la nature de l'homme et de la divinité, sous des hiéroglyphes, des mythes, des symboles; enfin, sous l'écorce des mots, d'où il résulte que l'étymologie, comme l'indique son nom (*logos*, science, *étumos*, du vrai), est la science de la vérité.

Aussi, tous nos efforts ont, durant ce travail, perpétuellement tendu à arriver à la vérité à travers l'écorce du mot ou le voile du symbole et l'allégorie du mythe. C'est que tout passe en ce monde, hormis Dieu et la vérité; c'est que la connaissance, pour l'homme, de sa nature et de ses destinées, est une question actuelle aujourd'hui, demain et dans la suite des siècles. On nous a souvent demandé si nous

croyions à la Révélation et à la Tradition. Nous y croyons comme y croyaient nos frères des catacombes, quand ils aimaient mieux être enduits de poix et, torches vivantes, éclairer sinistrement les fêtes sanglantes de l'empereur Néron, que de renier leur foi. Il est vrai que, dégagés des sens, ils savaient que, tandis que les païens, ivres de vin et de volupté, regagneraient, le lendemain, leur couche voluptueuse, leur âme, libre pour jamais, volerait à l'immortalité. Nous y croyons comme y croyaient nos prédécesseurs, ces grands scrutateurs de la nature, que l'Inquisition traitait de sorciers et menait au bûcher où ils montaient courageusement, persuadés que le bûcher était pour eux l'escalier du ciel. Il est impossible, même sous le couteau, de nier sa croyance à l'immortalité de l'âme, quand l'immortalité de l'âme a été rendue visible à vos yeux par les sciences occultes. Aussi, tous ceux qui ont étudié d'une manière profonde ces sciences mystérieuses, ont, pour ainsi dire, palpé de leur main, vu de leurs yeux la vérité de la Révélation et de la Tradition; avec le centenier contemplant le Christ expirant, ils se sont écrié : Cet homme était vraiment le fils de Dieu!

Aussi, tous confesseraient leur foi jusque sur l'échafaud, aimant mieux que leur tête tombât dans le panier de la guillotine et s'y rougît de sang, que de rester vivants sur la terre et d'y porter un front déshonoré, pour avoir lâchement rougi, devant les hommes, de Dieu et de son éternité.

FIN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

430473

TABLE DES MATIÈRES.

Doctrine secrète des mystères de l'antique Orient. . 5
Études sur l'esprit de lumière et de vie. 18
Lois de la configuration humaine. 27
Du mécanisme de la pensée. 37
Dégradation originelle de l'homme physique. . . . 47
Culture de l'homme physique par le culte grec. . . 65
Apparition dans le monde de la beauté chrétienne. . 77
Renaissance de la chair. 92
Influence des fêtes, jeux, spectacles sur la beauté. . 104
Moyens de préserver la beauté des altérations du temps. 124
Influence des états, de la condition et des professions sur la figure. 136
Moyens pratiques de perfectionner physiquement les hommes. 145

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

30543 1,50

AVIS.

Ce livre est le premier ouvrage d'une série de volumes de même format, dans lesquels pénétrant dans les sanctuaires de l'Égypte, de l'Inde et de Chaldée, où tous les instituteurs du genre humain ont puisé leurs moyens de civilisation. M. Delaage initiera ses lecteurs aux doctrines des sept grades du magisme, des douze grades de l'hermétisme, bases de toutes les lois civiles et religieuses, sur l'union des sexes et des pratiques destinées à faire de l'homme un prophète et un thaumaturge; enfin, après avoir sondé les mystères de la nature et du temps, il pénétrera, à la suite des extatiques, dans le domaine de la vie future. Le résultat cherché dans ces publications est de rallumer la foi au flambeau des sciences occultes et de transfigurer les fils du temps en fils de l'éternité.

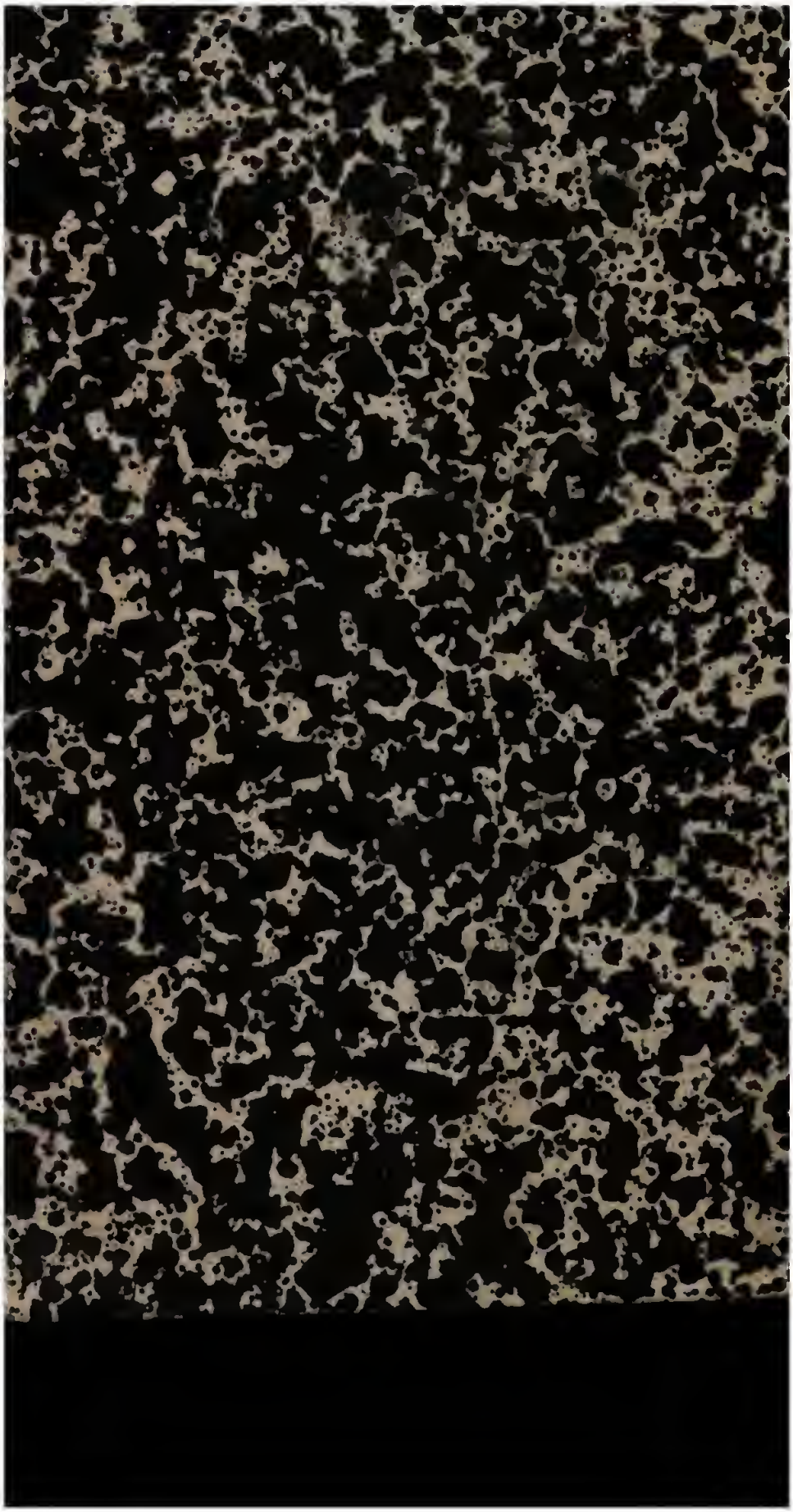
DU MÊME AUTEUR,

pour paraître prochainement,

LES

DOCTRINES DES SOCIÉTÉS SECRÈTES.

Imprimerie H. Simon Dautreville et Cᵉ, rue Nᵉ-des-Bons-Enfants, 3.



Digitized by Google